

AIMÉ SPITZ

Struthof



BAGNE NAZI EN ALSACE

MÉMOIRES
DU DÉPORTÉ RÉSISTANT "N.N."

4596

F

PRÉFACE DU MARÉCHAL DE LATTRE DE TASSIGNY

Residencia
de I estudiantes

Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



AIMÉ SPITZ

Struthof

Bagne nazi en Alsace

Reportage

Mémoires du Déporté Résistant "N.N."

N° 4596

Un document d'une vérité incontestable
ayant servi de base aux différents procès des
criminels de guerre du camp du Struthof.

Préface du Maréchal de Lattre de Tassigny

Nouvelle édition - 11^e mille

ANNE 1816

Residencia
de los estudiantes



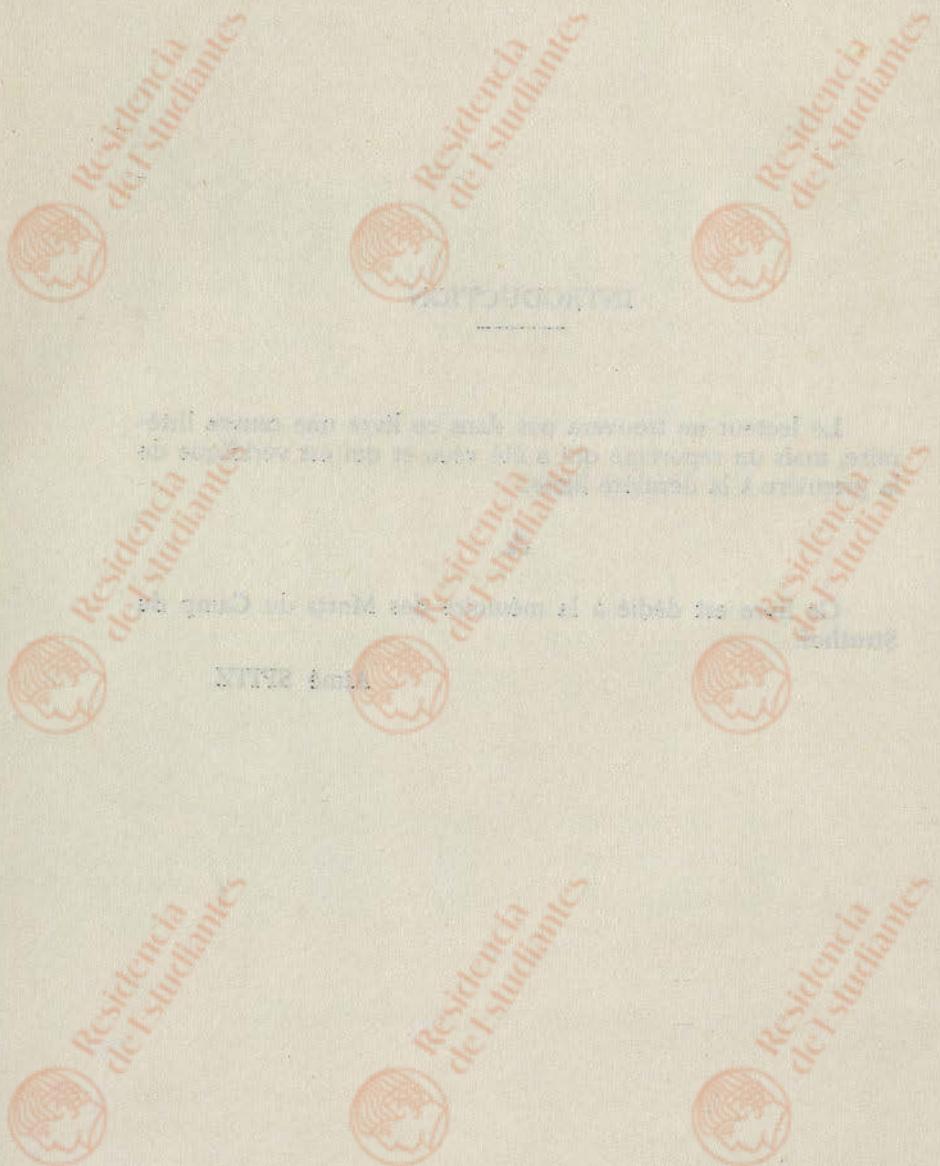
INTRODUCTION

Le lecteur ne trouvera pas dans ce livre une œuvre littéraire, mais un reportage qui a été vécu et qui est vérifique de la première à la dernière ligne.

**

Ce livre est dédié à la mémoire des Morts du Camp du Struthof.

Aimé SPITZ.



PRÉFACE

Le 11 février 1945, alors que venait à peine de finir la bataille de COLMAR, un service funèbre était célébré au pied du STRUTHOF, à la mémoire du Général FRERE et des patriotes Alsaciens assassinés parce qu'ils avaient trop aimé la France. J'avais voulu qu'un des premiers gestes de l'Armée libératrice fut, avant de porter la guerre sur le sol allemand, de rendre hommage à ces martyrs quasi-anonymes de la Résistance, à ces victimes de la nuit et de l'ombre — *Nacht und Nebel !*

Je me souviens de cette cérémonie dans le décor austère des Vosges, en cette journée d'hiver ; là-bas, le camp sinistre, désormais inoffensif, mais d'où émanait encore une sorte d'angoisse, d'inquiétude maléfique, comme du cadavre d'une bête monstrueuse ; là, des visages graves de soldats et de paysans où coulaient des larmes silencieuses. Pas de haine dans les regards, mais une dureté sereine et résolue. Et dans le recueillement, le grondement lointain des canons sur le RHIN...

Le STRUTHOF n'est plus aujourd'hui qu'un témoin. Il est classé monument historique. Le chenil est vide, vide aussi la chambre à gaz. Le four crématoire est éteint. Mais il ne faut pas que s'éteigne le souvenir de telles horreurs : les humiliations, les tortures, les exécutions, les pendaisons en guise de cérémonies dérisoires aux grandes fêtes : Noël, Pâques, Pentecôte.

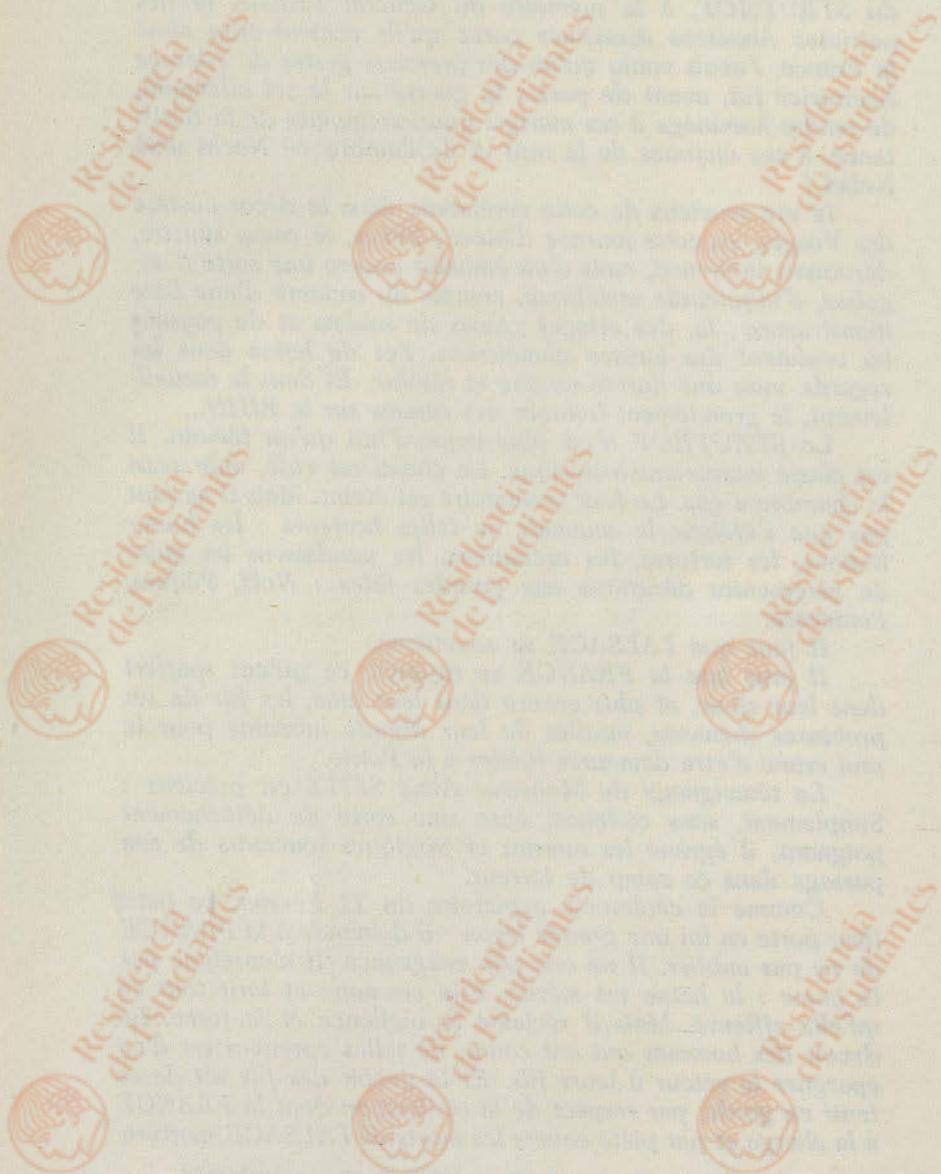
Il faut que l'ALSACE se souvienne.

Il faut que la FRANCE se rappelle ce qu'ont souffert dans leur chair, et plus encore dans leur âme, les fils de ses provinces rhénanes, mutilés de leur dignité humaine pour le seul crime d'être demeurés fidèles à la Patrie.

Le témoignage de Monsieur Aimé SPITZ est précieux : Simplement, sans violence, avec une sorte de détachement poignant, il égrène les mornes et tragiques souvenirs de son passage dans ce camp de terreur.

Comme la cérémonie expiatoire du 11 Février, ce petit livre porte en lui une grande leçon : il demande à la FRANCE de ne pas oublier. Il ne crie pas vengeance. Il n'enseigne pas la haine : la haine est stérile. Elle consume et tarit tout ce qu'elle effleure. Mais il réclame la vigilance et la force. Le devoir des hommes qui ont connu de telles épreuves est d'en épargner le retour à leurs fils. Et le devoir des fils est de se tenir en garde, par respect de la civilisation dont la FRANCE a la charge et par piété envers les morts de l'ALSACE martyre.

Maréchal de LATTRE de TASSIGNY.



VERS LE BAGNE

On a beaucoup parlé dans la presse des camps de concentration nazis répartis sur l'ensemble du territoire allemand, mais on a peu parlé de l'un de ces terribles camps existant sur notre sol de France, dans une province qui nous est chère, en Alsace. Il a été érigé en septembre 1940 au Struthof, commune de Natzwiller, à environ 800 mètres d'altitude. Le Struthof est situé dans un site grandiose. En face, la chaîne des montagnes de laquelle émerge le Donon avec son Musée qui a la forme d'un petit temple, au pied de la riante vallée de la Bruche, avec ses petites villes industrielles Rothau et Schirmeck.

Comme beaucoup d'autres, je venais avant guerre dans cette région si hospitalière tant en été qu'en hiver ; le Struthof était la station de sports d'hiver préférée des Strasbourgeois. A cette heureuse époque je n'aurais jamais cru qu'un jour je reviendrais à cet endroit si familier, en bagnard !

Je faisais partie des trois convois, **premiers convois français**, arrivés les 9, 12 et 15 juillet 1943 au Struthof. Nous étions tous des **condamnés à mort**, au total 173 hommes. Que reste-t-il encore à présent de ces trois convois ? Je ne connais pas le chiffre exact des camarades encore en vie, ayant été dispersés les uns par ici, les autres par là, néanmoins nous ne sommes plus nombreux.

N'ayant pas voulu me soumettre au régime nazi, j'ai quitté l'Alsace le 27 octobre 1940, arrivant non sans peine à Lyon, comme premier évadé d'Alsace. Engagé volontaire de la France Combattante au Réseau Kléber Uranus, comme agent de liaison, ayant accompli une trentaine de missions en territoires occupés par les nazis, j'ai été arrêté par la Gestapo sur dénonciation, en gare de Dijon en août 1942 en accomplissant une mission dangereuse. Après dix mois de prison, condamné à mort par le Tribunal militaire allemand siégeant à Dijon, j'ai été dirigé sur le fort de Romainville, comme otage, puis je suis arrivé avec une soixantaine de camarades au Struthof, le 15 juillet 1943 ; inscrit comme « N. N. » (Nuit et Brouillard), sous le numéro 4596.

ARRIVÉE AU CAMP D'EXTERMINATION

Il était 21 heures 15... Le train entre en gare de Rothau. Nos wagons sont détachés et menés sur une voie de garage. Dans les jardins et champs environnants, une foule émue et recueillie assiste à notre débarquement. Les « SS » sont là, avec eux les terribles chiens policiers. Trois camions sont alignés sur la route. Le « Schutzaftlagerführer » Seuss pénètre dans notre wagon et nous accueille avec des gifles et des coups de pieds. Il faut sortir vite ! Nous traversons les voies du chemin de fer en courant, nos bagages à la main. Il nous faut grimper sur les camions, les coups pleuvent de toutes parts. On démarre ! Tristement nous regardons le paysage sur lequel tombe la nuit : nos cœurs angoissés battent à tout rompre. Où allons-nous ? Nous traversons rapidement les rues de Rothau, la population angoissée elle aussi nous regarde passer. Nous gagnons la montagne, les autos montent la côte, la nuit recouvre tout.

Tout à coup, tout devient illuminé, nous sommes à l'entrée du camp de la mort. Les camions stoppent. Des cris émanent des « SS ». Il faut descendre, les coups et les gifles pleuvent à nouveau. Il faut s'aligner, puis en courant entrer dans le camp. Le « Schutzaftlagerführer » Seuss procède à l'appel nominatif. Il nous contemple alors et nous souhaite la bienvenue dans ces termes : « Vous êtes ici dans le camp de concentration de Natzwiller. C'est un camp dans lequel on entre facilement mais dont on ne sort plus ! L'enceinte est électrifiée. Celui qui tente de s'évader ou qui cache des bijoux ou de l'argent sera pendu ! »

Près de lui se trouve un détenu, le crâne fraîchement rasé. Sur un brassard qu'il porte au bras gauche, nous lisons : « Blockältester 13 ». Ce devint notre chef de baraque. Les « SS » nous confient à cet homme et en rang nous nous dirigeons vers la baraque d'accueil. A l'entrée de cette baraque, nous recevons de nouveau des coups. Dans une salle, alignés les uns derrière les autres, nous attendons les instructions des « SS ». Entre-temps, notre chef de Bloc, du nom de Henri Schmitz, nous prie de remettre nos cigarettes, sucre, chocolat. Il nous arrache ces objets des mains et sans que les « SS » le remarquent, il cache le tout derrière une pile de planches. Les uns après les autres, nous passons dans la pièce voisine. Outre

les « SS » il y avait d'autres détenus assis derrière de grandes tables. Les uns enregistrent les noms et prénoms des nouveaux arrivants, les autres ramassent les habits et les mettent dans de grands sacs en papier.

Enfin, un « SS » enregistre les objets de valeur et chaque détenu est obligé de signer. Nu comme un ver il faut se baisser, tousser, ouvrir la bouche, sortir la langue. Tout ceci afin de permettre aux « SS » de contrôler qu'aucun objet de valeur n'a été caché. Ensuite dans le local des douches, un jeune détenu russe nous coupe les cheveux, rase les moustaches et tous les poils sur le corps.

Les « SS » ne cessent de nous contempler. Notre convoi est un transport spécial destiné à être exterminé. Convoi « NN », ce qui veut dire nuit et brouillard. Gibier à tuer sans considération aucune ! Ce convoi se compose d'un prêtre, d'officiers supérieurs, médecins, ouvriers, étudiants, paysans, appartenant tous à la Résistance de France.

Dans un coin se trouve un tas d'habits. En un temps record il faut s'habiller n'importe comment. De temps en temps des coups sont distribués par les « SS ».

Cette première formalité terminée, nous gagnons notre baraque, le bloc 13. Il n'est pas question de prendre de repos. Notre chef de bloc procède à un interrogatoire de chacun, indique à chaque détenu son numéro d'immatriculation. Dès lors je suis le N° 4596. Celui-ci est imprimé à l'aide de tampons sur un morceau d'étoffe et doit être cousu sur le veston, un autre sur le pantalon. En dessous du numéro figure la lettre F (français) sur un triangle rouge.

Les principales classifications de détenus dans le camp sont :

triangle rouge = détenus politiques

triangle vert = détenus de droit commun

triangle noir = détenus pour refus de travail

triangle violet = détenus pour affaires religieuses (objeteurs de conscience, anabaptistes)

triangle rose = détenus pour affaires de mœurs.

En outre, il y avait les signes suivants :

rond noir sur fond blanc = section disciplinaire

rond rouge sur fond blanc = tentative d'évasion

rond jaune sur fond blanc = danger d'évasion.

Les juifs portent en plus un triangle jaune très visible.

Nos habits doivent être en ordre pour l'appel du matin. Ils reçoivent une couche de peinture jaune : traits verticaux et horizontaux sur les manches et sur le pantalon. Ceinture jaune autour de la taille. Sur le dos les initiales : KL. NA. Plus tard, pour nous NN, la couleur jaune a été remplacée par de la couleur rouge.

LE PREMIÈRE JOURNÉE AU CAMP

A l'appel du matin nous devons être présents sur la place d'appel. Nous n'avions pris aucun repos et nous n'avions encore rien eu à manger.

Les « SS » tournent autour de nous et nous regardent comme des bêtes curieuses.

Après l'appel nous gagnons notre bloc en descendant les nombreux escaliers. Le camp était étagé par plateformes successives, construit sur une pente de la montagne. Les plateformes reliées entre elles par des marches difformes en pierres. Un détenu allemand me raconta que la construction du camp a coûté la vie à 7.000 hommes, 50 victimes par jour. Il fallut amener les matériaux de construction à dos d'hommes depuis la vallée.

Dans le courant de la matinée, notre chef de bloc nous conduit à la Section Politique qui n'était autre que la Gestapo du camp. Chaque détenu avait peur de cette fameuse Section Politique. Etre convoqué par elle ne signifiait rien de bon. Elle avait son siège dans une baraque en dehors du camp. L'un après l'autre, nous passons un interrogatoire, le tout enregistré sur des formulaires. Une photographie est prise et le détenu est congédié. Dans le courant de l'après-midi, deux infirmiers, également détenus, appartenant au « Revier », nous font subir un interrogatoire médical également enregistré sur des formulaires. Il s'agissait de savoir si nous avions des dents en or, en métal blanc ou des plaques d'argent dans le corps soit par accidents ou trépanations. Vers le soir, un détenu portant un brassard sur lequel nous lisons : « Arbeitsdienst » arrive pour nous classer dans les différents commandos de travail. Dès le lendemain, nous devions nous mettre au dur, je dirais mortel travail du camp.

DIRECTION DU CAMP

La direction « SS » du camp comprenait : le Commandant (Kramer), le « Schutzaftlagerführer » (Seuss), « l'Arbeitsdienst-

führer » (Nitsch), et chaque baraque était sous le contrôle d'un « Blockführer » (Ehrmanntraut, Fuchs, Oehler, etc.).

La Direction civile, c'est-à-dire la direction interne du camp était confiée par les « SS » à des détenus pour la plupart des Allemands condamnés pour droit commun (triangle vert).

Ceux-ci accomplissaient la besogne. Ils étaient maîtres absolus de la vie de leurs camarades.

Cette direction comprenait le « Lagerältester » (chef de camp), l' « Arbeitsdienst » ou « Arbeitseinsatz » (répartiteur de travail), le « Lagercapo » (chef des capos) ; chaque bloc ou baraque avait à sa tête un « Blockältester » (chef de bloc) ayant comme adjoints deux « Stubenältester » (chef de chambre).

Les commandos de travail étaient placés sous la direction d'un ou deux capos, c'est-à-dire les contremaîtres ou chefs d'équipes choisis par les « SS » parmi les détenus. A cet effet leur choix se fixait sur les individus reconnus comme les plus cruels, pour la plupart des Allemands à triangle vert ou noir. Ceux-ci également avaient le droit de vie ou de mort sur leurs camarades. Ces capos pouvaient se faire seconder par des sous-capos.

LA VIE AU CAMP

En été le réveil est fixé à 4 heures du matin ; en hiver, par les journées les plus courtes, le réveil est fixé à 6 heures du matin. On passe au lavabo où, torse nu, il faut se laver à l'eau glacée. On s'habille, puis nous recevons un demi-litre de tisane ou un semblant de café. Nous nous rendons alors en rang par cinq à la place d'appel où les « SS » comptent les hommes de chaque baraque. Les appels se prolongent souvent durant des heures, debouts immobiles ; en hiver dans la neige, en été dans la pluie et les orages, sans manteau bien entendu. L'appel terminé, nous nous rendons aux plateformes 1 et 2 pour la formation des commandos de travail. Ceci fait, nous partons au dur travail de la journée. A midi, retour au camp, nouvel appel. En vitesse, on nous sert notre piteux litre de soupe dans la baraque ; nous n'avons qu'une gamelle et une cuiller en bois.

Rassemblement à nouveau et départ pour le travail. Vers 18 heures, les commandos de travail rentrent dans le camp ; à 18 heures, c'est l'appel, comme celui du matin, souvent interminable. Nous nous lavons. Distribution de notre maigre repas du soir, et il faut aller se coucher dans les dortoirs.

Une fois par mois, au début du mois, nous passons à la pesée, et nous devons enregistrer non sans amertume, nos pertes de poids successives. J'ai pesé en temps normal 78 kilos, je suis tombé à 49 kilos, mon poids le plus bas. Un jour mon camarade R. T., de Paris, qui pesait 90 kilos en arrivant au camp, dû constater qu'il ne pesait plus que 35 kilos. Quelques jours plus tard, il mourait de faiblesse.

Une fois tous les dix jours, on nous changeait de chemise et de caleçon, ceci au début car par la suite, nous recevions du linge, si on peut l'appeler propre, toutes les huit semaines. Les premières semaines, nos caleçons étaient des pantalons de femme à dentelles, mode début 1900.

Le dimanche, on cessait le travail vers midi. L'après-midi, nous étions en principe libres, mais il fallait raccommoder les déchirures dans les habits et cela nous occupait tout l'après-midi, de sorte que la liberté n'existe pas. Et encore, on nous donnait quinze aiguilles pour quelques centaines de détenus.

Notre nourriture se composait le matin d'un demi-litre de café ou de soupe à l'eau ; à midi, un litre de simple soupe liquide. Souvent nos chefs de chambrée nous servaient le dessus de la soupe, sans le remuer, afin que l'épais reste au fond du bouteillon. Alors eux se l'accaparaient et ne se gênaient pas de manger l'épais de la soupe devant nous.

Le soir, au retour du travail, nous recevions un demi-litre de café ou de tisane, environ 350 grammes de pain, 20 grammes de margarine et une cuiller à soupe de marmelade ou une petite tranche de saucisson ou un petit morceau de fromage. C'était toute notre nourriture. Les lundi, mercredi et vendredi, nous recevions le soir un demi-litre de soupe, mais dans ce cas, nous n'avions que le pain et margarine sans autre accompagnement. Le dimanche, la soupe de midi était meilleure et contenait quelques petits morceaux de viande.

Ceux qui travaillaient dans les différents commandos recevaient vers 9 heures du matin deux tranches de pain et 20 grammes de margarine, ou une petite tranche de saucisson.

LES COMMANDOS DU TRAVAIL

Nos premiers convois de Français étaient logés dans le bloc 13. Nous étions treize hommes à table car, disaient les « SS », les Français sont superstitieux, et nous étions répartis dans les commandos suivants :

a) **Lagerkommando** (Commando du camp).

Ceux-là étaient affectés à la construction de routes dans le camp, à la construction de nouvelles plateformes, gazonnage, fondation pour une station d'épuration des eaux, construction de nouvelles baraqués, de la prison et du crématoire. Ce fut mon premier commando, puis je fus versé au « kommando Strassenbau ».

b) **Kommando : Strassenbau** (Construction de routes).

Ces camarades travaillaient hors du camp, c'est-à-dire en dehors de l'enceinte électrifiée. Ils construisaient des routes et embellissaient les abords du camp par la création de pelouses.

c) **Kommando : Kartoffelkeller** (construction d'un silo à pommes de terre).

Ces prisonniers travaillaient également hors du camp et faisaient les fondations d'un immense silo à pommes de terre sur lequel les « SS » envisageaient d'ériger une grande caserne.

d) **Kommando : Weberei** (tissage).

Le travail consistait à tisser sur des métiers primitifs des bandes de mitrailleuses. D'autres détenus confectionnaient des bourriches. Enfin d'autres triaient des morceaux de toile des avions alliés abattus par les Allemands.

Ayant eu de l'œdème dans les jambes, je fus versé à la « Weberei ». Un jour, l'Arbeitsdienstführer Nitsch trouva que je remplissais mal ma bourriche, il me gifla et me menaça de me pendre en cas de récidive.

Il y avait encore d'autres commandos tels que les « Werkstätten » (ateliers divers), la ferme du Struthof, le « Steinbruch » (Grande Carrière), la « Sandgrube » (Sablière). Tout cela des commandos dans lesquels nous ne devions pas être affectés, du moins durant les premiers mois.

Le « Steinbruch » (Grande Carrière), commando spécial, se trouvant à deux kilomètres du camp, était spécialement interdit aux Français, car les « SS » avaient peur que les détenus français aient un contact quelconque avec les civils alsaciens qui travaillaient également dans ce commando. Les détenus de ce commando démontaient dans des baraqués des moteurs d'avions abattus. D'autres travaillaient dans une carrière de pierres.

Dès le surlendemain de mon arrivée au camp, c'est-à-dire le 17 juillet 1943, j'ai été affecté au « Lagerkommando » (Commando du camp) où j'ai dû faire l'empierrement de nouvelles routes. Lorsque le capo trouvait que le travail n'allait pas assez vite, il nous administrait de violents coups de bâton. De temps en temps les « SS », ayant à leur tête le « Schutzaftlagerführer » Seuss venaient voir si le travail avançait. Lorsqu'ils trouvaient que le travail n'était pas exécuté assez rapidement, ils prenaient nos pelles et nous administraient de violents coups sur n'importe quelle partie du corps. Le « Schutzaftlagerführer » Seuss nous injurait. Son expression favorite était : « Ihr Kreaturen aus Paris ! (Vous, créatures de Paris !). C'est ainsi que nous l'avons alors surnommé « Créature ». Un jour, nous travaillions à un talus pour la confection d'une nouvelle plate-forme. Subitement, le « Schutzaftlagerführer » surgit. Il nous injuria, puis venant vers moi, il sortit son revolver de sa gaine, me le tint sur le ventre. Je ne bougeais pas ! — Tu ne travailles pas — me dit-il, et me donna un violent coup de poing dans le ventre. Je tombai et roulai au bas du talus. Pendant ce temps, il se rua sur mes camarades et les battit à coups de pelle. Il en jeta un au bas du talus, il roula dans un fossé. Alors il dit à notre capo, le luxembourgeois Frantz qui a toujours eu une conduite exemplaire, — « Enterre-le vivant ce sale cochon, cette infecte créature de Paris. » — Le capo, froidement, prit une pelletée de terre et la posa sur le ventre de ce camarade. Le « Schutzaftlagerführer » alors sortit à nouveau son revolver et dit — « Si ce cochon de chien (Schweinehuid) ne se relève pas de suite, je l'abats ! » — Le capo sortit vivement le camarade du fossé. — En partant l' « SS » dit : — « Ce travail est trop facile pour ces salauds, demain, ils iront dans un autre commando ! »

Le lendemain matin, l' « Arbeitsdienst » nous informa que nous étions affectés au commando « Kartoffelkeller ». Là de nombreux de nos camarades français étaient déjà occupés depuis le début. Nous devions creuser les fondations du silo à pommes de terre en arrachant le roc à l'aide de pioches. Les uns piochaient, les autres maniaient la pelle, d'autres encore jetaient les pierres et la terre dans des wagonnets. Nous nous trouvions sous la direction de deux capos, le premier un détenu de droit commun allemand, se nommant Kuhl, le second un alsacien de Strasbourg-Montagne-Verte, nommé Gerber, deux brutes qui ne savaient par quel moyen nous faire souffrir. On ne pouvait travailler assez vite pour satisfaire ces deux indivi-

dus qui, armés de gourdins, nous battaient continuellement. Nous n'avions même pas le droit de nous éloigner du lieu de travail pour satisfaire nos besoins ; il fallait faire cela sur place.

Un prêtre d'Alençon, l'abbé Bidault était particulièrement battu et maltraité par ces deux sinistres individus. Un jeune juif, Lemberger, de Paris, également était battu sans cesse. Le capo allemand lui disait continuellement : « Sale juif, avant de crever, il faut encore que tu souffres ! »

A peu près toutes les heures, un « SS » du nom d'Ermann-traut, accompagné de son chien, venait faire un tour sur le chantier. Il s'amusait à jeter son chien sur les détenus et à les faire mordre. Lorsqu'un prisonnier était étendu à terre et cherchait à se défendre contre le chien, l'« SS » ramassait une pelle ou une pioche et assénait de violents coups sur le corps du détenu. Ainsi il alla de l'un à l'autre jusqu'à ce que 20 ou 30 camarades soient étendus sans connaissance, portant des plaies béantes soit aux jambes, aux bras ou à la figure. Puis il repartait pour revenir environ une heure plus tard et la manœuvre recommençait. Les blessés, nous les sortions alors de la tranchée où nous étions pour les étendre l'un à côté de l'autre au bord de la route. Nous n'avions pas le droit de leur laver les plaies, ni de leur porter un secours quelconque. Ainsi pendant la grande chaleur de juillet 1943, ces malheureux restaient exposés au soleil jusqu'à la fin du travail. Ceux qui avaient de la peine à respirer, le même « SS » leur mettait de grosses pierres sur la poitrine. Ceux qui avaient des plaies dans le dos étaient obligés de coucher sur de grosses pierres. Nous avons même vu cet « SS » leur uriner sur la figure.

Lorsque le travail était fini à 11 heures 30, les camarades encore valides chargeaient les blessés sur leur dos pour les ramener au camp. Nous étions obligés de les déposer sur la place d'appel. Un « SS » qui faisait l'appel disait alors : « Die faulen Hunde arbeiten nicht, sie bekommen auch keine Suppe ! » (Ces chiens paresseux ne travaillent pas, ils n'auront pas de soupe !). Nous allions manger notre maigre soupe tandis que nos malheureux camarades restaient étendus sur la place d'appel, exposés aux rayons arides du soleil.

Lorsque reprenait le travail, nous les rechargions à nouveau sur notre dos pour les déposer au bord du lieu de travail. Quelquefois, nous avions une vingtaine de camarades à charier ainsi d'un endroit à l'autre. Le soir, même manœuvre ! Nous les

dépositions dans la baraque tandis que le chef de bloc Schmitz (tué plus tard par des détenus) nous faisait manœuvrer environ une demi-heure, alors que nous étions fatigués à ne plus tenir debout.

Nos premiers convois de Français n'avaient pas droit à l'infirmerie. Il fallait coûte que coûte supprimer le plus grand nombre d'entre nous. Le Commandant du camp, le sinistre Kramer, avait interdit aux autres détenus d'avoir un contact quelconque avec nous.

Après notre maigre repas du soir, nous nous efforçions, avec des moyens de fortune, à soigner tant bien que mal nos pauvres camarades dont certains portaient, outre des plaies béantes, de nombreux coups de soleil. Souvent, nous étions obligés d'extraire les asticots qui déjà grouillaient dans les blessures.

Le lendemain nous ramenions les blessés sur le chantier. Cette manœuvre se faisait jusqu'à ce que les blessés fussent guéris ou que la mort eût délivrés.

Lorsqu'il pleuvait ou qu'il y avait de l'orage, les blessés restaient exposés à la pluie. Nous n'avions pas le droit de les mettre à l'abri. Lorsque l' « SS » arrivait en pleine pluie, il leur arrachait les vestes et quelquefois leur enlevait même le gilet. Ainsi ils restaient étendus sur le sol détrempé. L' « SS » s'amusait même à les déposer dans les flaques d'eau.

Les valides eux-mêmes n'avaient pas le droit de se mettre à l'abri de la pluie. L'eau nous ruisselait sur la peau. Le soir, dans la baraque, nous n'avions pas le droit de sécher nos habits qui devaient être rangés, au carré, sur nos armoires. Le lendemain, on remettait les habits mouillés sur la peau et ainsi tous les jours jusqu'à ce que les rayons du soleil nous eussent séché les vêtements.

Au commando « Kartoffelkeller », j'étais affecté un jour aux wagonnets. Nous devions pousser les wagonnets remplis jusqu'au remblai. Par malchance notre wagonnet dérailla. L' « SS » vit cela de loin. Il lâcha son chien qui se précipita sur nous. Mes camarades furent mordus, j'eus la chance d'échapper aux morsures, mais l' « SS » arriva à son tour armé d'un gourdin, il nous administra de violents coups sur la tête et sur les reins. J'ai été blessé à la tête et à une main. Comme nous n'avions pas accès à l'infirmerie, j'ai guéri mes plaies en y appliquant la margarine que je recevais pour mon repas du soir. Le soleil et la margarine ont cicatrisé mes plaies.

Je ne devais pas rester longtemps au commando « Kartof-felkeller ». Un matin l' « Arbeitsdienst » me plaça dans le commando « Strassenbau » — le commando de la mort. En effet, quelques jours auparavant, huit camarades français de mon convoi avaient été lâchement assassinés dans ce commando. Le capo, un Allemand condamné de droit commun, condamné à la réclusion, du nom de Vandermühl, était de connivence avec le terrible « SS » Fuchs pour faire mourir les Français. Mes camarades devaient déblayer en dehors du camp une partie de la montagne pour construire une plateforme. Ils travaillaient donc en dehors de l'enceinte électrifiée, mais se trouvaient néanmoins à l'intérieur d'une autre enceinte faite simplement avec du fil de fer barbelé. Non loin de l'endroit de travail, il y avait une tour de surveillance (Mirador) dans laquelle une sentinelle « SS » montait la garde. Comme il fallait verser les pierres, rochers et terre quelque part, la direction « SS » du camp avait décidé d'ouvrir cette seconde enceinte de barbelés et de faire verser les déchets dans un ravin près d'un immense sapin. Nos camarades, avec des brouettes, faisaient donc la navette entre le ravin hors du camp et la construction de cette plate-forme. C'est à ce moment que commença la terrible époque pour les Français.

Lorsqu'un détenu arrivait avec sa brouette chargée au bord du ravin, le capo Vandermühl le poussait. Le malheureux, perdant l'équilibre roulait avec sa brouette dans le précipice. Alors Vandermühl se mettait à crier : « Le salaud s'évade ! » A ce moment la sentinelle dans sa tour lançait une décharge, avec sa mitraillette, en direction de l'infortuné camarade. Celui-ci atteint mortellement, expirait presqu'aussitôt. Ainsi **huit camarades** furent tués en quelques jours. Un jeune camarade, âgé de dix-neuf ans, du nom de Paul Cessac, roula également dans le précipice mais eut la force de se retenir. Il reçut la décharge de mitraillette et parvint à remonter vers le plateau où il resta étendu sans connaissance. Nos camarades le ramenèrent à la baraque avec le corps touché par deux balles. Il fut soigné par nous. Il est décédé après notre libération.

Les agissements de Vandermühl avaient quelque peu ému les capos d'autres commandos, en particulier les Luxembourgeois. Ceux-ci décidèrent de supprimer à son tour ce sinistre capo. J'ai vu, un jour, Vandermühl battu par des capos, poussé devant eux jusqu'à une mare d'eau se trouvant au bas du camp ; il fut jeté violemment tout habillé dans l'eau. Lorsqu'il chercha

à en sortir, il reçut des coups de bâton sur la tête. Ce manège dura environ une heure. On le laissa sortir de l'eau, exténué, Vandermühl se coucha sur le sol et ne bougea plus. Il fut laissé tranquille. Le lendemain, ses camarades se ruèrent à nouveau sur lui et il mourut alors épuisé. Il avait payé sa dette !

Dans les camps existait une sorte de maffia qui se chargeait de supprimer les détenus occupant un poste en vue et qui ne suivaient pas le droit chemin.

Lorsque j'ai été affecté au commando « Strassenbau », après la mort du sinistre capo, ce commando avait pour capo un autre détenu allemand du nom de Georges Besser. Ce dernier, au début, avait une bonne attitude, mais par la suite nous devions constater qu'il ne valait guère mieux que son prédecesseur. J'ai été affecté à l'empierrement de la plateforme près du ravin de la mort, ensuite j'ai fait l'empierrement d'une route. L'« SS » qui surveillait les travaux était toujours le nommé Fuchs, venant du Pays de Bade.

C'est dans ce commando que je dus le plus souffrir ! Le capo Besser me confiait régulièrement les travaux les plus durs parce que, il l'avoua un jour, je lui étais antipathique. Presque quotidiennement j'étais battu par lui. Un jour, prétextant que je ne travaillais pas assez vite, il me battit avec un gourdin et me cassa le petit doigt de la main droite. Sans soins, ce doigt a guéri tant bien que mal. Une autre fois, alors que je travaillais à un talus, il vint me donner plusieurs gifles. Puis de la sorte, matin et soir, durant trois semaines, il me battit avec un manche de pioche, ou un gourdin, ou une planche. Il me mit à la brouette et je dus charier les charges les plus lourdes.

Dans notre commando se trouvaient deux juifs faisant partie de nos convois. Le « Blockführer » Fuchs nous réunit un jour. Il mit les juifs à part. Puis il expliqua longuement que si l'Europe se trouvait dans un tel désastre, cela était dû uniquement aux juifs. Montrant nos deux camarades juifs, il continua : « Si vous êtes dans les camps de concentration, vous le devez à ces sales juifs ! » Les deux camarades israélites reçurent une gifle, puis l'« SS » Fuchs s'éloigna.

Cet « SS » vint deux ou trois fois par jour nous rendre visite. Quelquefois, il resta des heures entières à nous voir travailler, prenant parfois lui-même nos outils, il nous montrait comment il fallait attaquer le roc. Nous craignions surtout les visites du « Schutzaftlagerführer » Seuss qui, lui, venait jour-

nellement nous voir à l'œuvre. Pour lui, on ne travaillait jamais assez vite. C'était alors des injures qui nous étaient adressées. — « Ihr verfluchte Kreaturen aus Paris ! » (vous, damnées créatures de Paris !) S'approchant de l'un ou l'autre camarade, il lui administrait des coups de pieds. Un jour, j'étais à charier des rochers avec une brouette en fer, lourde elle-même. Le « Schutzaftlagerführer » trouva que ma brouette n'était pas assez chargée. Il fit remettre des pierres dedans. Lorsque je dus partir, je ne pouvais plus pousser la brouette trop lourde. Une pluie d'injures m'arriva. Je fus traité de paresseux, puis il me battit sans relâche. Tout cela ne servait à rien, je ne pouvais pousser la brouette. Alors ce furent des coups de pieds. Se rendant finalement compte de l'impossibilité de pousser la brouette, il ordonna à un camarade de m'aider. A deux nous n'y arrivâmes pas non plus. Il appela un troisième camarade. Enfin, à trois, nous pûmes mettre la brouette en marche. Le « Schutzaftlagerführer » alors s'éloigna.

Quelques jours plus tard, alors que nous étions occupés à un talus, arriva l'« SS » Fuchs accompagné d'un autre « SS » dont j'ignore le nom, tenant en laisse un chien policier. J'étais de nouveau attelé à la brouette et il fallait charrier la terre au haut d'une côte très raide. Devant moi se trouvait le camarade juif Magrisso de Paris, poussant également une brouette. Le malheureux glissa et tomba. Voyant cela, l'« SS » lâcha le chien qui se rua sur Magrisso, le mordant violemment aux jambes. Le malheureux dont le sang coulait à flot, hurlait de douleurs. Voulant lui porter secours, le chien s'attaqua alors à moi, me déchirant le pantalon et enfonce ses crocs dans mon mollet. Il lâcha prise pour s'attaquer à nouveau au pauvre Magrisso. Lorsque ce dernier se trouva étendu sans connaissance, Fuchs rappela le chien et le remit en laisse. Fuchs partit chercher un seau d'eau glacée qu'il versa sur le camarade juif. Puis il partit définitivement. Nous ne devions plus le revoir avant le lendemain. Il revint avec son ami l'« SS » Ehrmanntraut accompagné du chien. Trouvant que le travail n'allait pas assez vite l'« SS » Ehrmanntraut lâcha son chien qui alla mordre au hasard les camarades au travail. C'est ainsi que je reçus une morsure à la hauteur du genou où le chien m'arracha un lambeau de chair. Ensuite Fuchs et son acolyte s'amusèrent à nouveau à faire mordre le camarade juif Magrisso. Lorsque ce dernier fut étendu sans connaissance, les deux « SS » s'éloignèrent.

Nous avions réellement peur de voir arriver Fuchs ! Mais par la suite, au fur et à mesure que les événements commencè-

rent à mal tourner pour les Allemands, Fuchs devint plus humain.

Dans ce même commando, un autre « SS » vint jeter la terreur. C'était un individu petit, maigre, avec une figure de bandit. Je l'avais baptisé « Jo-Jo la terreur », ce nom lui est resté. Plus tard, nous avons su qu'il se nommait Oehler.

Nous ne le voyions pas souvent, en principe, il venait nous rendre visite une fois par mois. Je n'oublierai jamais le raid qu'il fit sur nous le 14 août 1943. Nous étions environ une vingtaine de Français à démolir un talus. Je tenais une pelle en main et je chargeais une brouette avec de la terre. J'aperçus l' « SS », j'avais à peine pu dire à mes camarades : « Voici Jo-Jo ! » que déjà l' « SS », un gourdin en main, se ruait, en courant vers nous. Brandissant son gourdin en l'air, il frappa à tort et à travers sur nous. En l'espace de quelques secondes, tous les camarades étaient étendus, blessés, à terre, je restais seul debout.

Par miracle je n'avais pas été touché ! « Jo-Jo » jeta un coup d'œil sur ses victimes puis s'en alla en rigolant.

Nous le revîmes de temps en temps et la même scène se produisit à nouveau.

Début octobre 1943, nous étions affectés, une vingtaine de camarades, à une colonne de transport — la colonne infernale —, comme je l'appelais. Nous devions, avec des brouettes, transporter des pierres et rochers du haut d'une côte jusqu'au commando « Kartoffelkeller ». Cela représentait un parcours d'environ 1.500 mètres. Le chef de cette colonne était un sous-capo, nommé par Besser.

Il s'agissait d'un nommé Landen, N° 1416, condamné de droit commun allemand, individu grossier et brutal qui est la cause de la mort de plusieurs camarades français. Cet individu nous faisait charger des pierres et rochers dans les brouettes de telle façon que nous ne pouvions presque pas les traîner. Outre cela, il fallait faire vite, et ce sinistre individu nous laissait à peine quelques secondes pour nous reposer. Par ce travail il arriva à affaiblir les détenus, et je pense en écrivant ces lignes à ce jeune camarade parisien, Jacques Deshaies, qui, souffrant du cœur, mourut d'épuisement quelques jours plus tard.

Durant les six premières semaines, nos convois français étaient obligés de travailler le dimanche toute la journée, alors que les autres détenus étaient libres le dimanche après-midi.

Nous quittâmes notre première baraque au début du mois d'août 1943 pour être mis dans une autre, portant plus tard également le numéro 13, mais entourée de fils de fer barbelés. Donc, nous Français, punis spécialement, nous ne devions pas avoir contact avec les détenus des autres nations. Fin septembre, les « SS » décidèrent de nous enlever le barbelé et nous eûmes alors libre accès avec les camarades des autres pays.

Le 1^{er} août 1943, nous changeâmes également de chef de bloc. Notre nouveau chef de baraque était un allemand, à triangle noir, du nom de Jacques Schröder. C'était un grand et bel homme. Nous le surnommions le « Grand Jacques ». Cet individu était brutal et pour une futilité, il battait les camarades. Certains de nos camarades, en particulier les vieux pères Mercier et Merklen, deux braves Parisiens, étaient battus journallement. Ils en moururent, victimes des coups du chef de bloc.

Un soir, au dortoir, le « Grand Jacques » me surprit à causer en dialecte alsacien avec deux camarades d'Alsace, l'un de Strasbourg, Riss, l'autre de Kirchberg, Kachler. « Ah ! vous complotez ensemble, vous voulez certainement préparer un plan d'évasion », dit-il. Je lui expliquai que ce n'était nullement notre intention. Il ne voulut rien en savoir et me gifla sans relâche jusqu'à ce que je reste étendu à terre.

Le soir, lorsque nous revenions fatigués du travail, le même chef de bloc nous faisait souvent manœuvrer, ramper à terre dans la boue, mettre nos coiffures, les enlever (Mützen auf, Mützen ab) et ainsi de suite. Cela comme punition puisque les couvertures sur nos lits n'étaient pas alignées ou bien qu'il avait trouvé de la poussière dans l'un de nos placards. Les punitions étaient collectives. Quelquefois, des heures durant, le soir après le travail, nous devions refaire nos lits avant de recevoir notre maigre repas.

Au mois de novembre 1943, notre cruel chef de bloc Schröder partit en transport dans un commando de la région de Stuttgart. Il revint quelques semaines plus tard mais repartit presqu'aussitôt, enrôlé dans la Wehrmacht. Notre nouveau chef de bloc, du nom de Valtin, fils d'un industriel sarrois, nous fit vraiment connaître des heures de calme, combien bienfaisantes pour nous. Cet homme, très compréhensif, chercha à atténuer

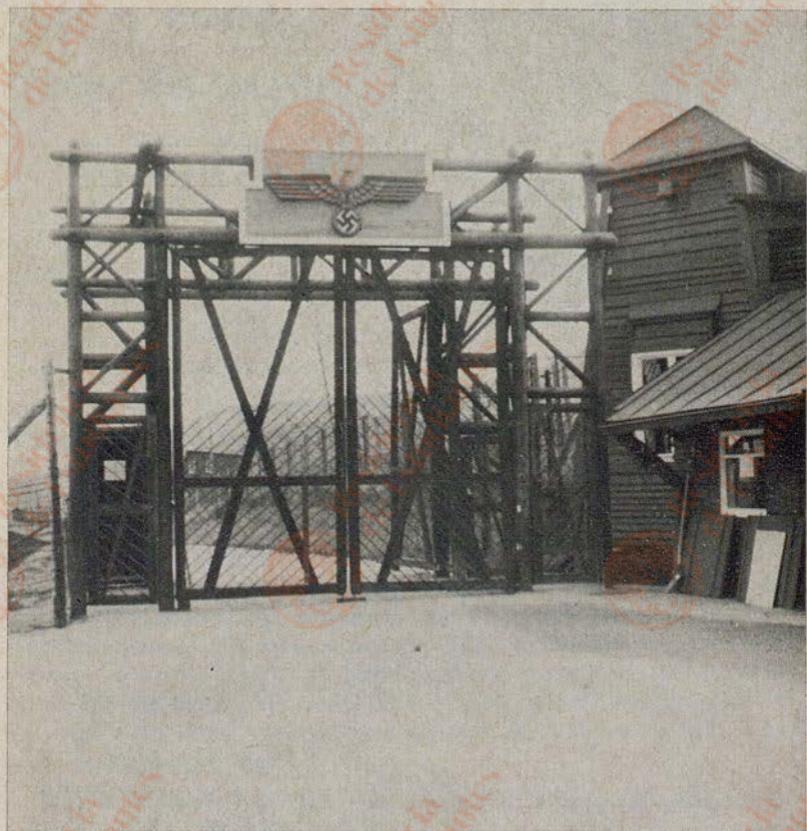
toutes nos souffrances, aussi lui garderons-nous un excellent souvenir !

A ce moment il eut comme adjoint, comme chef de chambre, l'un de nos camarades, Edouard Boulanger, de Paris. C'était la première fois qu'un Français de la catégorie « NN » occupait une fonction élevée dans le camp du Struthof.

Nous devions perdre quelques semaines plus tard ce chef de bloc ; Valtin à son tour était enrôlé dans la Wehrmacht.

LES AGISSEMENTS ET LA MORT D'UN MISÉRABLE CAPO

Au commando « Strassenbau », notre capo Besser devint de jour en jour plus brutal et, chose étonnante, il grossissait à vue d'œil alors que nous étions de plus en plus maigres et faibles. Nous devions en avoir bientôt l'explication. Un camarade me rendit attentif que le capo retaillait nos casse-croûtes du matin. Je décidai de me rendre compte moi-même. Un matin, je m'arrangeai pour passer avec ma brouette à proximité du lieu où le capo classait nos casse-croûtes. En principe, pour faire cela, il choisissait un endroit pas trop en vue. Je dus constater que ce que le camarade m'avait dit était vrai. J'observai comment Besser, le couteau à la main, retaillait les croûtons de pain qui lui paraissaient trop gros. Le surplus, il le mettait dans sa poche. Il fit de même avec la margarine ou le saucisson. Ainsi tous les camarades parlaient de l'escroquerie du capo. J'eus le malheur d'en parler dans le bloc. Le chef de baraque surprit ma conversation, le lendemain il alla prévenir le capo de mes paroles. Lorsque je revins au commando de travail, le capo Besser se rua sur moi, tel un fauve sur sa proie, il me gifla, me donna des coups de poing dans la figure, enfin, ramassant un gourdin, il me battit sans relâche. Ainsi, toute la journée et les jours suivants, chaque fois qu'il passait à côté de moi il m'administra une série de coups. Sans broncher, j'ai supporté cette vie de terreur car j'avais toujours espoir qu'un jour Besser serait puni. En effet, cela ne dura pas longtemps. Un capo allemand, Chef du « Kohlenbunker » (commando du charbon) ayant appris à son tour les méfaits de Besser, se cacha pour observer notre capo. Il vit exactement ce que moi-même j'avais remarqué quelques jours auparavant. Il alla en prévenir le chef du camp (Lagerältester). Celui-ci se cacha et en compagnie du capo du « Kohlenbunker » observa Besser. Subitement les deux sur-



Camp du Struthof. Entrée principale



LES
DERNIÈRES PENSÉES
D'UN
CONDAMNÉ A MORT

N° HL 122 H 2772

(Aimé Spitz, juin 1943)

« Si aujourd'hui, je me permets d'affronter un sujet particulièrement spécial, c'est que j'ai ressenti au plus profond de moi-même certains sentiments inconnus, lorsque, détenu de la Gestapo, j'ai été, un soir, condamné à mort.

« J'ai compris, quelques minutes plus tard, la portée de cette condamnation et je veux, en quelques lignes, vous expliquer les sentiments et les réflexes que j'ai ressentis dans les heures qui ont suivi cette condamnation. »

Aimé SPITZ.

CELA SE PASSA AINSI...

Une soirée du mois de juin 1943, alors que déjà durant dix mois, je me trouvais dans une cellule de la prison de Dijon, la porte s'ouvrit.

Un officier de la Gestapo, suivi du capitaine de la prison, d'un adjudant de la Wehrmacht et de deux geôliers, pénétrèrent dans ma cellule, claquèrent des talons et se mirent au garde-à-vous. Je me trouvais au garde-à-vous contre le mur.

L'officier de la Gestapo sortit de sa poche un papier et se mit à lire.

Je me souviens à peu près ces motifs :

- « 1 - Désertion du Reich allemand.
- 2 - Passage clandestin de frontière d'Etat.
- 3 - Passage clandestin de lignes de démarcation.
- 4 - Transport illégal de correspondance et de documents.
- 5 - Espionnage au profit de puissances étrangères.
- 6 - Activité anti-allemande.
- 7 - Amitiés juives...

« Vous êtes condamné à mort par le tribunal militaire allemand siégeant à Dijon. »



A ce moment, tous me saluèrent et quittèrent la cellule. La porte fut verrouillée.

J'étais toujours debout, au garde-à-vous contre le mur.

Au bout de longues minutes, je m'assis sur ma paillasse, et, prenant ma tête entre les mains, je commençai peu à peu à réaliser l'ampleur des paroles prononcées.

Entre temps, la nuit était tombée sur ma cellule.

Je m'étendis alors sur ma paillasse où les puces se réjouissaient de s'accaparer de mon corps.

Etendu, tout habillé, mes yeux se fixèrent au plafond de la cellule.

Je me trouvai en état d'extase. Peu à peu, des images traversèrent lentement, mais avec précision, mon cerveau.

Je revis ma première enfance où, dans les bras de ma mère, je lui posais sans cesse des questions.

Je revis mes camarades de l'Ecole primaire, ceux du Collège, de l'Université, mes anciens professeurs, mes jeux, mon activité dans le scoutisme, mes débuts dans la vie commerciale, tous les biens matériels que je possédais, enfin toute ma vie écoulée ! Au bout d'un temps assez long, apparurent à mes yeux mes joies et mes peines, le bien et le mal, tous les actes de ma vie !

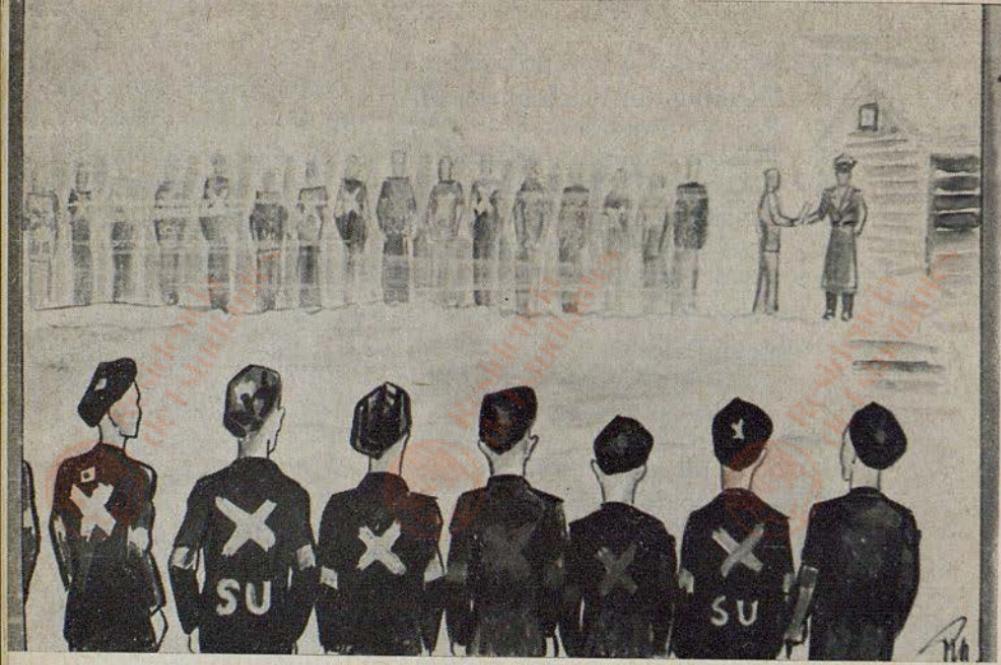
Je vis cela avec une telle précision que je pus moi-même établir mon jugement dernier.

Je me croyais arrivé devant Dieu auquel je présentais la récapitulation de mes actes terrestres.

C'était en dernier lieu une satisfaction de constater que la balance penchait largement du côté du bien.

Aimé SPITZ,

Otage : ex. N° 2772 Fort de Romainville
Déporté : ex. N° 4596 Struthof
ex. N° 96748 Dachau.



L'appel au Camp du Struthof



Pendaisons au Camp



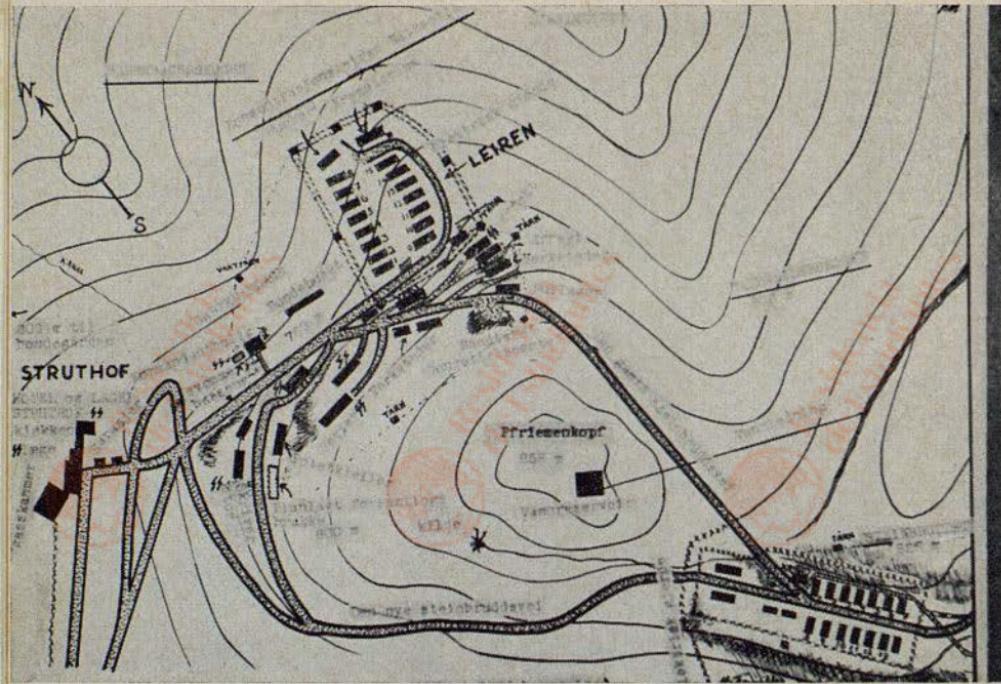
Steinbruddsskisse ca.

Travail au commando « Kartoffelkeller » du Camp du Struthof

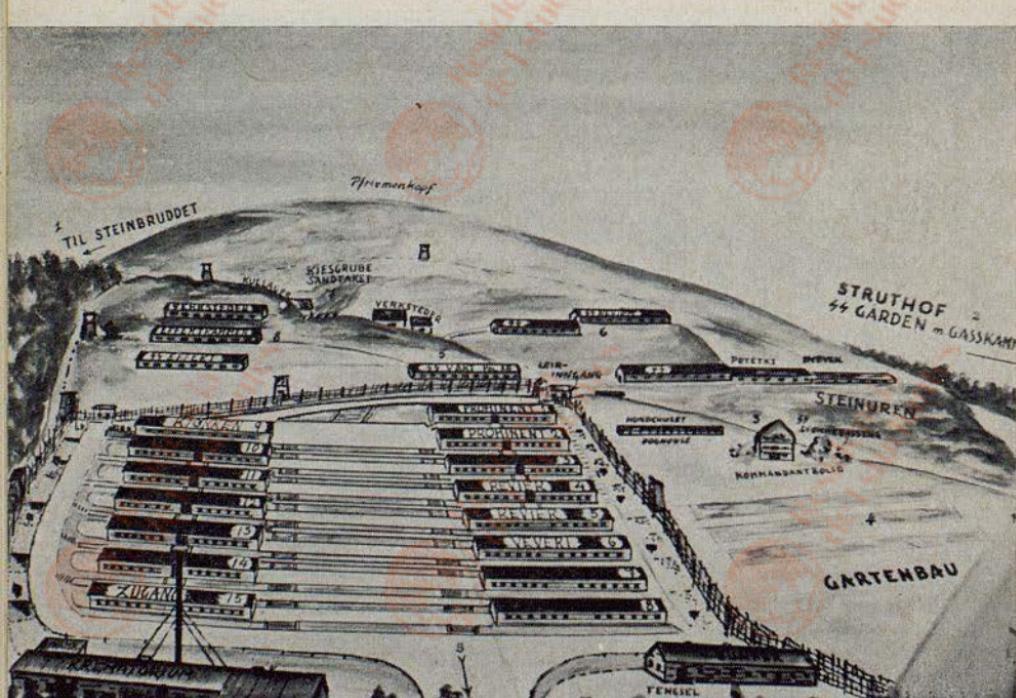


MARERITTET STEINBRUDDSVEIEN Skisse

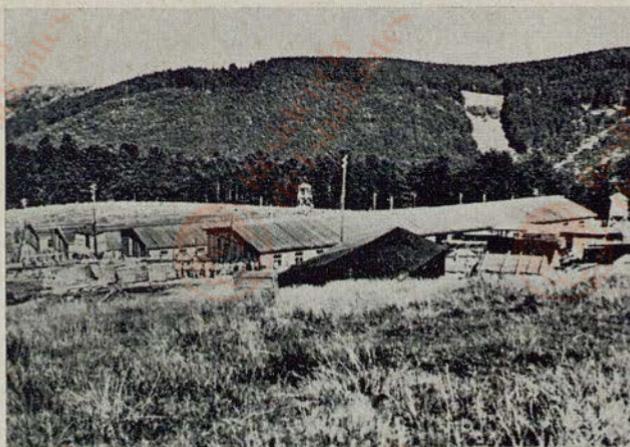
Retour de la grande carrière vers le camp



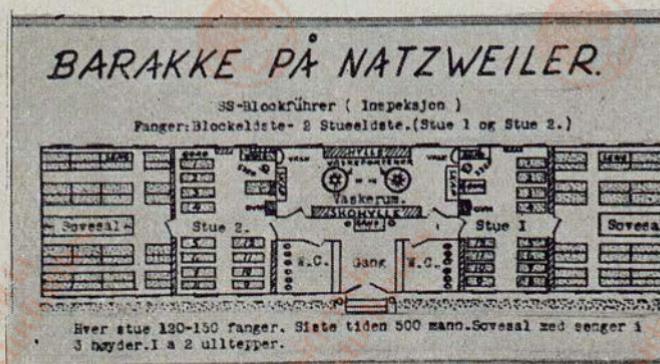
Plan du Camp du Struthof...



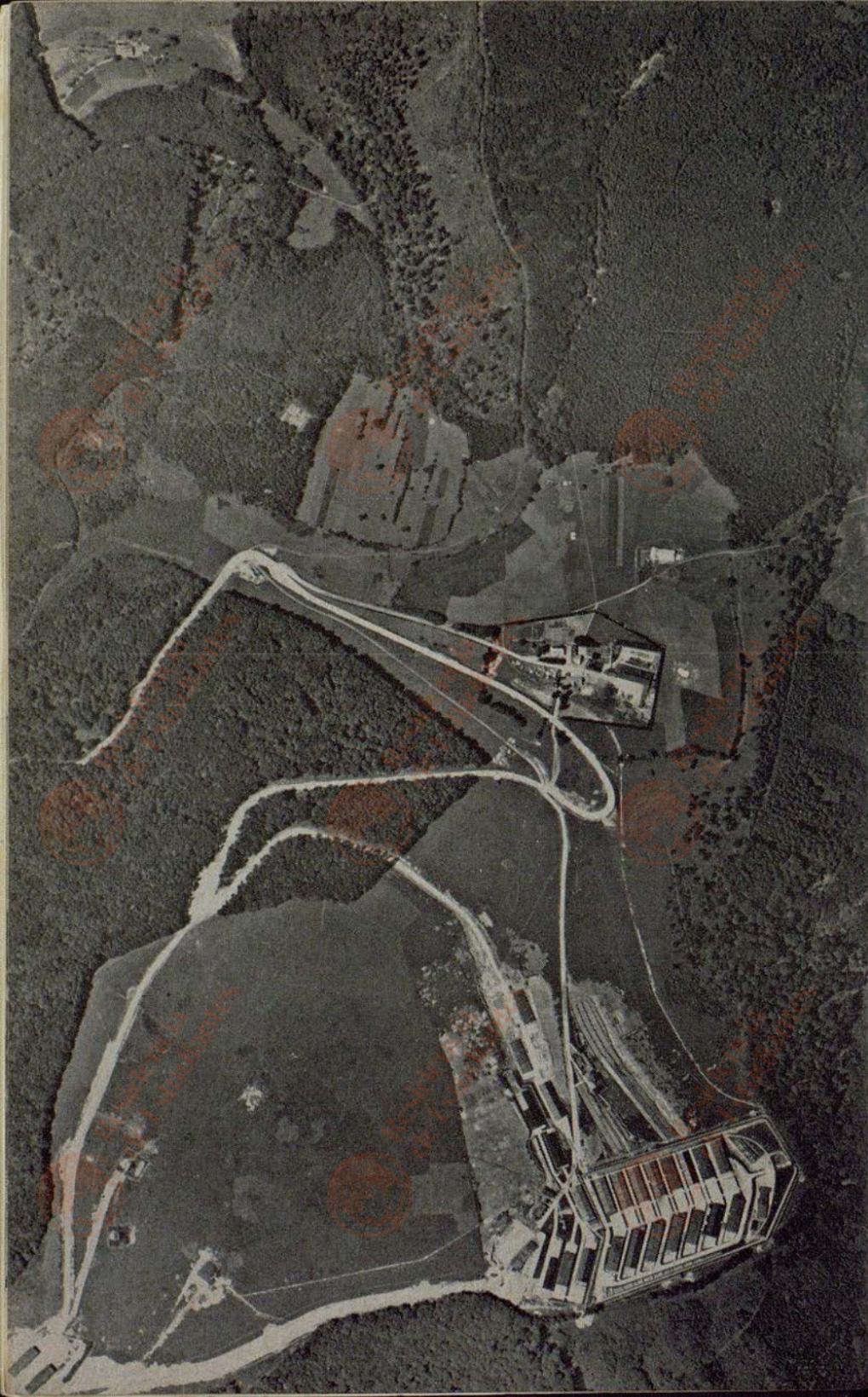
...Crématoire à gauche, Prison à droite...



Construction du Camp du Struthof
par les Premiers Déportés Allemands;
Situation en 1942



Plan Intérieur d'une Baraque au Struthof



girent de leur cachette et se ruèrent sur Besser. D'un coup de poing, le « Lagerältester » lui cassa le nez, puis il fut roué de coups en notre présence. Le « Lagerältester » alla prévenir les « SS » de ce qui venait de se passer. Besser fut cueilli par eux et amené au commando « Kartoffelkeller » où il dut charrier au pas de gymnastique des brouettes chargées de rochers. Un « SS » avec chien policier le suivait. Chaque fois que Besser voulait se reposer l'« SS » le faisait mordre par son chien. Besser sautait du sang ! Ainsi durant plusieurs jours, notre capo dut faire la même manœuvre pour finalement être mis en prison. Peu de temps après, les « SS » le mirent en transport pour aller dans un autre camp. En cours de route, il a été tué. — La maffia l'avait supprimé !

SURVEILLANCE SPÉCIALE

Vers la mi-octobre 1943, un soir en arrivant au bloc, le chef de baraque me donna à lire une notice venant du bureau politique des « SS » (Gestapo). Il était dit : le « Schutzhäftling » Spitz, connaissant bien la région n'a plus le droit d'être employé dans les commandos extérieurs du camp, il devra être versé dans le « Lagerkommando » sous surveillance spéciale, et il devra se présenter au « Schutzhaftlagerführer » tous les matins après l'appel général. D'autre part, il devra porter d'une façon très visible un point jaune sur la poitrine sous son numéro, un autre dans le dos et enfin un de chaque côté du pantalon. Ce point jaune signifiera : danger d'évasion. Ainsi, après l'appel général du matin, j'étais obligé de me présenter devant l'officier opérant l'appel, me mettre au garde-à-vous et dire : « Spitz ist da ! » (Spitz est présent). « Va-t-en ! », répondit-il en me bottant les fesses.

Je dus immédiatement me mettre en règle, et le lendemain, je travaillais au « Lagerkommando », où j'ai été affecté à la construction d'une nouvelle baraque (numéro 15) ; j'ai également aidé à la construction du nouveau crématoire, de la fameuse table de dissection et de la prison. Nous avions au camp de Natzwiller-Struthof une prison avec une vingtaine de cellules. Des détenus punis y purgeaient leurs peines. Le bâtiment du crématoire contenait outre le four crématoire, une salle de douches, un local de désinfection et une salle d'opération dans laquelle on découpaient certains cadavres avant de les brûler.

La fameuse chambre à gaz se trouvait hors du camp, près de la ferme du Struthof, en face de l'hôtel.

PÉNIBLE RENCONTRE

Lorsqu'arriva la première neige, j'ai été affecté à l'équipe des balayeurs. Je devais déblayer les routes du camp, et avec une pelle, gratter la glace sur les marches d'escaliers.

Le 11 décembre 1943, j'étais seul occupé à balayer une route du camp lorsque surgit l' « SS » Ehrmanntraut, accompagné de son chien. Il s'arrêta près de moi et me dit : « C'est toi qui es de Schlettstadt (Sélestat). » — « Oui », répondis-je. — « Tu es l'un de ces salauds d'Alsaciens qui croient que la France reprendra ses provinces perdues », me répondit-il. Je restai là sans mot dire. Alors, il lâcha son chien qui me sauta aux jambes et me fit rouler dans la neige. J'ai lutté quelques secondes avec l'animal ; voyant que je me défendais, l' « SS » ramassa mon balai et avec le manche me frappa par deux fois sur la tête. Je restai sans connaissance. Lorsque je revins à moi, l' « SS » et son chien avaient disparu. Je portais une morsure assez profonde à la jambe gauche. Celle-ci a mis près d'un an à guérir.

Quelques jours plus tard, le froid étant devenu très vif, j'ai eu les pieds et les mains gelés. Par des bains alternatifs de chaud et de froid, la circulation du sang a pu se rétablir au bout d'une huitaine de jours. Je n'ai pas été admis à l'infirmerie, mais j'ai eu un billet de ménagement (Schonung), ce qui m'exemptait d'aller travailler.

Par une manœuvre habile, j'ai réussi à quitter le « Lagerkommando » et je pus me glisser dans le commando de la « Weberei » (tissage), se trouvant dans une baraque à l'intérieur du camp. Là, j'étais à l'abri du froid. J'ai été mis dans l'équipe fabriquant des bourriches. J'ai réussi à me maintenir dans ce commando jusqu'au 4 mars 1944.

LES FOUILLES

Les fouilles étaient fréquentes dans notre baraque. Chaque semaine le chef de bloc procédait à l'examen de nos poches. C'était bien simple, nous n'avions pas le droit d'avoir quelque chose en poche. Tout ce qui était trouvé était jeté. Il est même arrivé que les « SS » procédaient eux-mêmes à la fouille. Lors-

qu'un couteau était trouvé dans la poche d'un détenu, le propriétaire faisait de 3 à 6 jours de prison.

Lors de notre arrivée au camp du Struthof, on nous avait totalement pillé et nous n'avions même pas le droit d'avoir un mouchoir en poche. Par la suite, lorsque nous trouvions un bout de chiffon quelque part, nous l'accaparions et il nous servait de mouchoir. Lors des fouilles ces bouts de chiffon nous étaient pris et il fallait se moucher à travers les doigts.

En automne 1943, le chef de bloc, le terrible « Grand Jacques » nous informa un soir que lors d'un contrôle effectué dans le camp, il avait été remarqué l'absence de 152 chemises et caleçons. Comme il fallait trouver une solution pour se couvrir vis-à-vis des « SS », la direction civile du camp accusa les détenus français d'avoir utilisé à leur profit tout ce linge manquant. Le « Lagerältester » ordonna de suite une fouille minutieuse des Français, fouille effectuée sur la place d'appel. Déshabillés, nous devions présenter tous nos effets au contrôle. Mais nous étions en règle ; on ne put rien nous prouver.

Nous savions où avait passé tout ce linge. Les chefs et capos avaient confectionné des pantalons courts, genre shorts, pour leur usage personnel. Nous n'avions pas le droit de dévoiler ce secret. Le dire, c'était signer notre acte de mort !

LES COMMANDOS EXTÉRIEURS

Le camp de Natzwiller-Struthof était initialement un camp d'extermination, puis dans le courant de 1944, il devint un camp de triage et de passage. C'était un camp principal duquel dépendaient les commandos suivants : **Oberehnheim** (Obernai), **Markirch** (Sainte-Marie-aux-Mines) ; **Senheim** (Cernay) en Alsace ; **Rastatt**, **Kochem**, **Erzingen**, **Neckarelz**, etc., en Allemagne.

Dans le camp de Natzwiller-Struthof, les « SS » recrutaient des équipes de détenus nécessaires aux différents commandos. L'autorité allemande faisait connaître à l' « *Arbeitsdienst* » qu'elle avait besoin de tant et tant de travailleurs. Cet ordre était immédiatement exécuté et l' « *Arbeitsdienst* » désignait les camarades qui devaient partir.

Le 4 mars 1944, un convoi de 300 hommes devait être formé. Réunis sur la place d'appel, l' « *Arbeitsdienst* » et le « *Schutzaftlagerführer* » nous passèrent en revue. On choisit

9/10 de Français. J'ai également été désigné, cependant l' « SS » eut un moment d'hésitation à cause de mon point jaune. Finalement, il me nota pour le départ. A ce moment, nous avons endossé la tenue rayée bleue et blanche et le 5 mars 1944, nous sommes partis pour le commando de **Kochem**, situé sur les bords de la Moselle, entre Trèves et Coblenze. Nous avons pris le train en gare de Rothau où nous avons été parqués à 65 hommes dans des wagons à bestiaux. Sans trop de mal, nous sommes arrivés au bout de trois jours de voyage à Kochem. De là à pied — 6 kilomètres — nous avons gagné la village de Bruttig, où nous sommes arrivés épuisés, le soir, assez tard. On nous a logés dans une salle de fête désaffectée, formant annexe d'une auberge. Nous avions quatre rangées de lits superposés. On ne pouvait pas se remuer, il y avait trop peu de place.

Notre capo était un détenu allemand du nom de Leske. Sa conduite n'a pas été irréprochable, il aimait bien trafiquer de la nourriture à notre détriment, et en plus il distribuait assez facilement des coups. Il avait comme sous-capo des Hollandais qui frappèrent également leurs camarades détenus.

On employa deux jours à l'installation du camp. Durant ces deux jours, nous avons reçu une nourriture copieuse, mais à partir du troisième jour, nous étions plus mal nourris qu'au camp du Struthof. La cuisine était faite par un soldat de la « Luftwaffe » et nos gardiens étaient également des soldats de l'armée aérienne allemande. A leur tête se trouvait un lieutenant « SS » dont j'ignore le nom. Comme tous les « SS », il était brutal et ne pensait qu'à faire du mal..

Nous étions destinés à travailler dans un tunnel renfermant une champignonnière. Celle-ci devait disparaître et une usine souterraine devait la remplacer. Les détenus étaient loués à une entreprise commerciale qui était obligée de payer, je crois, 4 marks par jour et par homme à la direction « SS » à laquelle nous appartenions.

Le matin, réveil à 5 heures 30. On partait pour le travail à 6 heures 30 après que le chef « SS » eût passé l'appel. Lorsqu'un camarade était malade, il fallait qu'il fût quand même à l'appel et partît avec les autres au travail. L' « SS » n'admettait pas de malades. Nous avions une demi-heure de marche pour atteindre le tunnel. Là, nous étions répartis en de petits commandos, c'est ainsi que j'ai d'abord été employé au net-

toyage en dehors du tunnel, puis j'ai été affecté au commando du fumier. Notre travail consistait à enlever le fumier de la champignonnère et à le charger sur des camions militaires. A trente hommes, nous étions forcés à charger 28 camions militaires de fumier, par jour. Le travail dans ce tunnel glacé, nous l'exécutions sans gants et sans manteau. Peu à peu, mes jambes enflèrent, je faisais de l'œdème. Plus tard, ce fut le tour des mains et de la figure. Lorsque la corvée de fumier fut terminée, j'ai été affecté à une équipe pour poser des rails, puis à une équipe de démolisseurs. Nous devions percer les murs et en abattre quelques-uns. Ensuite, j'ai fait partie de l'équipe de terrassement. Nous étions 40 hommes et il fallait arracher les pierres avec des pioches et ensuite jeter pierres et terre dans des wagonnets. Donc à quarante, nous étions obligés de remplir 80 wagonnets par jour.

N'ayant presque pas de nourriture, nos forces faiblissaient vite. Des camarades sont morts d'épuisement. Chose extraordinaire, les premiers morts ont été enterrés dans le cimetière du village, mais cela se passait sans cérémonie, la nuit. Le mort était enveloppé dans une couverture et enterré ainsi. Par la suite, les autres camarades décédés ont été envoyés au crématoire de Natzwiller-Struthof.

Le dimanche était un jour particulièrement pénible pour nous. On travaillait d'une seule traite sans arrêt de 7 heures du matin jusqu'à 14 heures, n'ayant dans le ventre qu'un demi-litre de café.

C'est à 15 heures que nous recevions notre soupe, puis il fallait passer au coiffeur pour se faire raser et ensuite se laver. Nous n'avions cependant ni savon, ni serviette. Pour s'essuyer, il fallait prendre sa chemise qui elle-même était sale et remplie de poux. Durant mes quatre semaines dans ce commando, je n'ai pas eu du linge propre.

La faim, d'autre part, nous tiraillait continuellement. Nous avons mangé des champignons crus, puis, lorsqu'au bord de la route, nous trouvions un escargot, nous le ramassions. On le sortait de la coquille et tout vivant nous le mangions. Un jour, j'ai avalé vingt escargots, et j'ai eu la sensation d'avoir mangé tout un banquet.

Notre convoi de 300 hommes au départ, ne resta que quatre semaines dans ce tunnel. Nous étions relevés et remplacés par des Russes et des Polonais. Il était temps que nous rentrions

au camp. Nous avions perdu durant ce temps 37 camarades, décédés d'épuisement et par suite des mauvais traitements.

Un soir, en revenant au camp, vers les 7 heures, cela se passait le vendredi-saint 1944, le chef « SS » nous passa à l'appel, puis il nous informa que nous partirions le soir même pour Natzwiller. On nous distribua rapidement notre nourriture, et chargés sur des camions, nous allâmes en gare. Sur un quai de gare, des wagons à bestiaux avec de la paille stationnaient. Les soldats de la « Luftwaffe » nous remirent à nos nouveaux gardiens, des « SS » ukrainiens, de véritables bandits. Mais avant de monter dans les wagons, le chef « SS » nous força à enlever nos chaussures qui restèrent sur le quai de la gare. Le train partit et trois jours durant, nous étions enfermés dans ces wagons, sans une goutte d'eau et ne recevant qu'un kilo de pain et 60 grammes de margarine. Le dimanche de Pâques 1944, nous sommes arrivés de nouveau en gare de Rothau où des camions nous ont menés au Struthof. Les « SS » nous ont débarqués à l'entrée du camp, et c'est pieds nus dans la neige que nous sommes descendus jusqu'au bâtiment des douches, où on nous désinfecta et on nous remit des vêtements propres.

Je n'étais pas beau à voir, je ne pouvais plus marcher et deux camarades étaient obligés de me soutenir. J'avais les jambes pleines d'œdème ainsi que les mains. Deux jours plus tard, j'étais admis pour la première fois à l'infirmierie (Revier).

LE « REVIER » DE NATZWILLER-STRUTHOF

Au début, deux baraqués renfermaient l'infirmierie, plus tard, trois autres y furent annexées. Au début, les Français n'avaient pas accès à l'infirmierie. Le 15 août 1943, les malades et blessés pouvaient rester dans la baraque, nous étions à partir de cette date dispensés de les amener sur le lieu de travail. Ce n'est qu'à partir de septembre 1943 que les Français étaient autorisés à recevoir de petits soins et pansements à l'infirmierie. Fin octobre, leur admission fut complète.

Outre le médecin « SS », il y avait comme médecin-chef des détenus, un prisonnier allemand, le Docteur Fritz. Celui-ci avait ses têtes. Lorsque votre tête ne lui allait pas, vous n'étiez pas admis et vous pouviez être malade à mourir.

Plus tard, il fut remplacé par un médecin norvégien que je classerais sur le même échelon que son prédécesseur. Au mois d'avril 1944, j'étais à nouveau atteint d'œdème aux deux jambes

et je marchais difficilement. J'allai me présenter au médecin norvégien. Il me renvoya, me traitant de simulant. J'ai alors dû avoir recours à la visite du médecin « SS », celui-ci dit au médecin norvégien : « Cet homme est à admettre à l'infirmerie ! » Ainsi j'ai été admis et j'ai passé quinze jours. J'ai vu les trafics qui se faisaient dans ces bâtiments d'infirmerie. Les infirmiers russes, polonais, allemands, norvégiens n'avaient que peu de soucis des malades. Ils s'accaparaient au détriment des malades les soupes de régime, meilleures que nos soupes habituelles. Au lieu de donner au malade la quantité lui revenant, ils en soustrayaient des bouteillons entiers qu'ils mangeaient ou distribuaient à leurs amis. Je n'ai vu nulle part autant de coulage de nourriture comme au « Revier ». Certains médecins détenus savaient aussi « organiser » de la nourriture.

Le capo était un Luxembourgeois du nom de Roger Kauthen, un individu brutal qui maltraitait les malades. Lorsqu'il y avait visite médicale, en principe tous les soirs après l'appel, le capo Roger laissait les malades stationner devant les bâtiments d'infirmerie, souvent une heure durant, sans se soucier s'il pleuvait ou neigeait. Il aurait pu aisément nous laisser entrer dans le couloir. En plus, il avait la main facile, et très souvent gifflait les blessés ou les malades.

Dans l'infirmerie, j'ai vu mourir des quantités de détenus, taute de soins. On prétextait qu'il n'y avait pas de médicaments. Non loin de moi se trouvait un jeune garçon de dix-sept ans, originaire de la Côte-d'Or, du nom de W... Celui-ci avait une pleurite et beaucoup de fièvre. On lui promit une aspirine. Il mourut sans avoir eu cette aspirine promise. Le pauvre garçon souffrait terriblement et son agonie a été quelque chose d'atroce.

Une autre fois, une nuit, j'ai entendu appeler près de moi. Je me suis levé. Un malade italien m'a réclamé du café. Je lui ai fait chauffer un peu de café que je lui ai donné à boire. Avidement, il a bu et m'a remercié. Au bout d'un instant, il m'a appelé à nouveau. Je suis allé le trouver. — « Du café », me dit-il. Je lui ai fait de nouveau chauffer un peu de café et je lui ai donné. Il a pris le quart des deux mains et a bu. Ses grands yeux hagards se fixaient sur moi. Lorsqu'il a bu il m'a dit : « Gratia » (merci), puis à deux reprises, il prononça d'une voix déjà voilée le mot « morere » (mourir). A peine dit, il m'a serré la main, a baissé la tête sur l'oreiller et mourut aussitôt. Et combien d'autres ai-je vu mourir à mes côtés ?

Ce qui était une chose parmi les plus affreuses que j'ai vues, c'était de voir traiter les malades atteints de dysenterie. Lorsque l'un de ces malades salissait son lit, n'ayant plus la force d'aller aux W. C., il était sorti de son lit, traîné au lavabo. Là, des infirmiers ukrainiens et polonais l'arrosoient avec un tuyau d'arrosage. Pour cela, on utilisait de l'eau glacée. J'ai vu un jour du mois d'avril 1944, comme ils martyrisaient ainsi un professeur hollandais qui tomba raide mort.

Les couvertures souillées étaient jetées aux W. C. où des détenus polonais, à l'aide de balais et d'eau, enlevaient les souillures. Les couvertures étaient alors étendues devant le bloc, au soleil. Une fois sèches, elles étaient distribuées à d'autres malades. C'est ainsi qu'au « Revier » s'opérait la désinfection !

Je citerai encore le cas d'un de mes camarades, R. Th... de Paris. Celui-ci avait été admis pour faiblesse générale et dysenterie. Lorsque je l'ai revu la veille de sa mort, il n'avait plus que la peau et les os. Son voisin de lit me raconta alors que l'infirmier, un Norvégien, lui donnait en cachette du café, interdit à tous ceux qui avaient de la dysenterie. Pour ce service à mon camarade, il le forçait à lui donner son pain du soir, c'est-à-dire la ration pour 24 heures. Il faisait ce trafic depuis quelques jours. Pas étonnant alors que les malades meurent d'anéantissement. J'ai vu cet infirmier et je lui ai reproché cette attitude inhumaine !

Je pourrais encore citer beaucoup de cas où les infirmiers étaient la cause de la mort de camarades.

Enfin, pour terminer le chapitre du « Revier », je tiens encore à citer la salle 1 du bloc 5, appelée par les détenus « chambre pique ». C'est dans cette salle que l'on amenait les malades ou blessés qui devaient disparaître au plus tôt, soit sur ordre des « SS », soit sur ordre du sous-capo Gert, détenu hollandais. (Lors de notre libération, ce dernier a été livré à la police américaine au camp de Dachau.)

Dans cette chambre, on couchait les détenus dans des lits et le soir, tard, Gert allait faire une piqûre au pétrole ou à l'essence. Comme par hasard, on les trouvait alors morts le lendemain matin !

Par ces piqûres, de nombreux camarades de toutes nations trouvèrent la mort. On les transporta de suite au crématoire afin de ne laisser aucune trace.

VOLS DANS LES BLOCS

Dans les blocs, la nuit, les vols de pain étaient fréquents. Certains détenus gardaient une tranche de pain pour le lendemain matin. Le soir, en se couchant, ils cachaient leur nourriture sous l'oreiller ou sous la paillasse. Bien souvent, ils devaient constater au réveil que durant la nuit, des voleurs avaient pris le pain. Les grands spécialistes de ce genre de vol étaient des Russes et des Polonais.

Une nuit, en me levant, j'ai surpris un voleur auquel je fis la chasse. Il parvint à se cacher dans un coin sombre et échappa à la prise. Peu de temps après, une autre nuit, j'ai senti une main qui passait près de ma tête. Cela m'a réveillé. Faisant semblant de dormir, j'ai suivi des yeux, à la clarté de la lune, les évolutions d'un voleur russe. Habile comme un singe, il fouillait adroitement chaque lit et empochait l'un ou l'autre morceau de pain. Lorsqu'il se trouvait au bout de la rangée, je suis sorti de mon lit, rampant à terre, tenant un sabot en main, j'ai pu gagner un coin sombre et me cacher sans que le voleur ait pu m'apercevoir. Au moment où son inspection terminée, il voulut gagner son lit, je me suis dressé devant lui, criant : « Au voleur ! », et cherchant à l'assommer avec mon sabot. Des camarades arrivèrent à mon secours et ainsi le voleur a pu être livré au chef de bloc qui lui donna la punition méritée : nombreux coups et gifles, et position accroupie, les bras levés, jusqu'au matin.

LES PUNITIONS DU CAMP

Voici dans l'ordre de leur gravité les punitions infligées aux détenus :

dans les blocs : position accroupie, bras levés pendant une demi-heure, une heure ou plus,
privation de soupe ;

dans le camp : debout des heures durant à la porte d'entrée du camp,
privation de nourriture,
coups de bâtons, 25 ou 50 coups et plus,
enfermé dans la prison du camp,
pendaisons.

LA PRISON

Au bas du camp se trouvait le bloc appelé « Bunker » (prison), il comprenait environ une vingtaine de cellules. Les « SS » y emprisonnaient toutes sortes de détenus, ceux repris dans une tentative de fuite, pendus par la suite, ceux punis pour refus de travail, ceux sur lesquels on trouvait des objets prohibés, etc... Un jour, en juillet 1944, on y amena 7 femmes, des Françaises et Anglaises. Le soir même, toutes les sept étaient piquées au pétrole et passèrent au crématoire.

Tous les matins, l'« SS » chargé de la direction de la prison sortait un prisonnier après l'autre de sa cellule, et ils étaient amenés dans une salle voisine, où durant 20 à 30 minutes, ils étaient battus par un « SS » avec le ceinturon ou un gourdin. Puis rejetés en cellule, on les laissait en repos jusqu'au lendemain. Tous les quatre jours, ils touchaient une soupe chaude. Le restant du temps, c'était 250 gr. de pain et eau.

LES PENDAISONS

Nous étions à peine arrivés au camp du Struthof, que quelques jours plus tard, les « SS » découvraient un complot organisé par d'anciens officiers russes. Ces officiers avaient projeté un important plan d'évasion ; environ 300 Russes devaient s'évader d'un commando.

Le camp était en effervescence ; les postes de garde renforcés, les « SS » fouillaient partout. Une quinzaine de Russes furent mis en état d'arrestation et la Gestapo de Strasbourg vint faire l'enquête. Toute la nuit, les malheureux furent martyrisés. Une certaine angoisse pesait sur tout le camp. Finalement, on apprit que seuls, cinq officiers étaient considérés comme responsables. Les cinq eurent les mains ligotées sur le dos avec menottes. Ainsi, ils durent paraître aux appels, puis se poster à cinq mètres de distance l'un de l'autre, dans une allée, devant une baraque et rester debout du matin au soir, au soleil ou à la pluie. Six semaines durant ces malheureux gardèrent les menottes, des camarades durent leur donner à manger et les conduire aux W.-C. Les menottes leur coupèrent dans la chair des poignets. Les asticots s'y logèrent.

Au bout de six semaines, ils furent pendus. Cela se passa un dimanche matin, nous venions de faire l'appel à 11 heures 30. Un ordre du « Schutzaftlagerführer » nous fut transmis :

ies Français ne devaient pas assister à cette opération et nous devions gagner notre baraque tandis que tous les autres détenus des autres nations devaient assister à ces pendaisons. Au passage, nous avons vu les cordes fixées à une poutre du bâtiment en construction, devant par la suite renfermer le crématoire.

Un rescapé, un Russe habitant en Sibérie, du nom de Resnikov, âgé de 31 ans, sous-officier, me fit le récit suivant : « Ayant nos menottes, les « SS » nous bousculèrent vers le lieu de pendaison. Là se trouvaient un détachement de « SS », la direction « SS » du camp, la direction civile, c'est-à-dire les détenus responsables. A une poutre pendait les cordes, à terre un escabeau. Nous étions alignés les cinq. Le « Schutzaftlagerführer » appela alors notre chef, un commandant de l'armée russe. Il le fit monter sur l'escabeau et mon camarade pendait dans le vide. Ainsi l'un après l'autre mes camarades passèrent à leur tour ; c'était affreux à voir. Enfin il ne restait plus que moi à pendre. On me fit monter sur l'escabeau. On me mit la corde autour du cou. J'ai attendu le coup de pied qui devait faire chavirer l'escabeau. Les secondes me paraissaient des heures. Rien ne vint. Le « Schutzaftlagerführer » fit semblant de donner le coup de pied, puis vint vers moi, m'enleva la corde du cou, me fit descendre de l'escabeau et me dit : « Toi, tu es libre, nous te laissons vivre, tu peux rejoindre tes camarades, que cela te serve de leçon ! » La scène tragique avait pris fin. »

Au mois de septembre 1943, j'ai assisté à la première pendaison. Réunis sur la place d'appel, tous les détenus du camp devaient assister à ce sinistre spectacle. Il était environ 11 heures 45 du matin, les « SS » passèrent l'appel, puis arriva le commandant du camp, entouré de quelques chefs « SS ». Il nous informa que nous assisterions à la pendaison d'un camarade qui avait tenté de fuir, mais avait été repris à temps. Un « SS » amena ce détenu sur la deuxième plate-forme du camp où se dressait la potence.

On lui mit la corde au cou et il fut pendu.

C'était un Polonais d'une quarantaine d'années. Nous avons dû défilé devant le pendu qui remuait encore, puis descendant à notre baraque, le chef de bloc nous servit la soupe. Quelques semaines plus tard, de la même façon, j'assisai à la pendaison d'un jeune Polonais âgé de dix-sept ans, qui, paraît-il, avait été surpris à avoir des relations intimes avec une jeune Allemande.

Un soir, nous venions de passer l'appel à 18 heures et nous étions dans notre baraque à prendre notre maigre repas du soir, lorsque, tout à coup, des coups de sifflet retentirent à travers le camp. C'était le signe des rassemblements immédiats. Le chef de bloc nous ordonna de sortir rapidement et de gagner la première plateforme. Tous les détenus furent ainsi rassemblés, immobiles, dans la nuit, nous nous demandions ce qui allait se passer. Une pluie fine tombait et nous transperçait les habits. Au bout d'une bonne demi-heure d'attente, le « Schutzhaftlagerführer » arriva accompagné de quelques « SS ». Des détenus furent chargés d'amener la table à tortures. Alors on attendit encore, le temps passait. Ce n'est qu'au bout d'une heure environ qu'une camionnette pénétra dans le camp. On en descendit un homme d'une cinquantaine d'années, c'était un détenu de droit commun allemand. Il dut se mettre face à nous. Le « Schutzhaftlagerführer » nous tint alors le langage suivant qui fut traduit dans toutes les langues par des interprètes : « Ce détenu travaillait au commando d'Oberehnheim (Obernai), il trouva moyen de nous fausser compagnie, de rejoindre sa famille à Fribourg et voulait gagner ensuite la Suisse. Il commit l'imprudence d'écrire au Commandant du camp une lettre dans laquelle il lui annonça sa fuite et disait qu'à réception de la lettre, il se trouverait sur territoire suisse. Mais la police allemande fut plus rapide que lui et parvint à le mettre en état d'arrestation. Je vous présente cette crapule. »

Les « SS » accaparèrent le détenu qui fut jeté sur la table après avoir été en partie déshabillé. On lui ligota pieds et mains à la table. Puis à tour de rôle les « SS » lui administrèrent sur le c... de violents coups avec des baguettes de noisetier. Il reçut ainsi 50 coups. Ceci fait, on le fit se relever et il fut amené en prison. Sur tout le parcours, un « SS » lui donna soit des coups de pied, soit des gifles. Il resta enfermé environ trois semaines, puis un soir, à 18 heures, après l'appel, il fut pendu en notre présence.

Le jour de Noël 1943, le matin à 11 heures 30, nous avons assisté à une double pendaison. Après avoir défilé devant les corps, nous avons eu notre maigre soupe dans le bloc.

J'ai assisté encore à d'autres pendaisons. Un jour, je dus même dresser la potence avec un autre camarade. Quelques minutes plus tard, un camarade gigotait dans le vide. En principe, les pendaisons publiques avaient lieu les jours de fêtes, tels que Noël, Pâques ou Pentecôte.

Presque quotidiennement des pendaisons avaient lieu dans le bâtiment du crématoire où des crochets spéciaux avaient été confectionnés à cet effet.

Pour les pendaisons publiques, il était à peu près procédé de la façon suivante : Sous la potence se trouvait une caisse rectangulaire dont la partie supérieure se composait de deux couvercles. Le condamné devait monter sur la caisse. On lui passait ensuite la corde autour du cou et celle-ci était fixée à la potence. Un « SS » appuyait alors sur une espèce de pédale se trouvant au bas de la caisse. A ce moment, les deux couvercles tombaient dans la caisse et le condamné pendait dans le trou de la caisse.

Dans bien des cas, la mort était longue à venir et nous assistions émotionnés aux derniers moments du pendu.

Lors d'une pendaison, le commandant Kramer ne cessait pas de regarder sa montre, et lorsque le détenu fut mort, il nous cria : « Ce salaud a mis neuf minutes à crever ! »

Je signalerais enfin que ceux que nous avons vu pendre nous ont donné un bel exemple de courage.

LES EXÉCUTIONS

Hors du camp, à quelque 100 mètres, se trouvait une sablière. C'est là qu'environ 500 camarades furent fusillés, soit à coups de mitraillette, soit à coup de revolver dans la nuque. Un soir de printemps 1944, après 18 heures, 11 Luxembourgeois, appartenant à la Résistance, furent ainsi fusillés dans cette sablière.

Ce genre d'exécution, ordonné par le Ministre de la Sûreté d'Etat de Berlin, avait lieu le soir après l'appel.. Chaque fois que nous apercevions le soir des arrivants devant la « Schreibstube » (Secrétariat du camp), nous savions qu'il s'agissait d'une « Sonderbehandlung » (manipulation spéciale). Ce genre de détenus ne figurait pas, la plupart du temps, dans le fichier du camp. Ils étaient amenés par la Gestapo pour être exécutés. Leurs corps furent ensuite transportés au crématoire, de sorte qu'il n'y avait de trace nulle part.

TENTATIVES D'ÉVASION

Parmi nous se trouvait le jeune camarade français R..., orphelin, originaire du Mans, venu avec moi au camp de Natz-

willer-Struthof. Ce garçon avait un courage exceptionnel. Un soir, nous revenions du travail. Sur la place d'appel, l' « SS » nous passa en revue. On remarque qu'il manquait un détenu de notre bloc. Le chef de bloc, fort ennuyé, fit l'appel individuel des détenus de bloc. C'était R... qui manquait. Le « Schutzaftlagerführer » ordonna immédiatement que des recherches fussent faites dans tout le camp. On fouilla les baraques de fond en comble. On ne trouva pas le manquant. Les « SS » décidèrent alors d'effectuer des recherches. S'il n'était pas trouvé, nous devions rester sur la place d'appel toute la nuit, sans nourriture. Enfin, vers dix heures du soir, l' « SS » Ehrmanntraut, accompagné de son chien, amenèrent notre R... qui avait creusé un trou et s'était recouvert de gazon, en attendant la nuit pour fuir. Le chien l'avait découvert assez loin du camp, près de la deuxième enceinte de barbelés. Roué de coups, le sang coulant de toutes parts. R... fut descendu en prison où il passa trois semaines. Nous nous attendions à le voir pendre, il n'en fut rien et un jour notre camarade se trouva de nouveau parmi nous. Quelque temps plus tard, il fut mis en convoi de transport et il partit pour le camp d'Erzingen dans le Württemberg. J'ai appris par la suite qu'une nuit, ce même R... avait réussi à s'évader et il ne fut pas repris. Il a pu gagner la Suisse et est en vie.

Une autre fois, à l'appel du matin, il manquait également un homme. On fit des recherches dans le camp et l'on découvrit ce détenu électrocuté, pendu dans le barbelé électrifié du camp.

LE SORT DE QUATRE ALSACIENS

Dans notre convoi, nous étions quatre Alsaciens, marqués du point jaune, Un après-midi, un employé de la « Schreibstube » vint nous chercher tous les quatre pour nous conduire chez l' « Arbeitsdienstführer » Nitsch, ce dernier se trouvait au haut du camp près de la porte de sortie. Nous dûmes nous mettre en file indienne. Il appela le premier d'entre nous. « Ton nom » ?, dit-il. « Felder », répondit mon camarade. « Ah ! c'est toi qui habites ici en bas, au village de Barembach. Eh ! bien, regarde ton village à travers le barbelé, car tu ne le verras plus autrement. Retourne à ta place ! »

Le deuxième, un jeune garçon d'une vingtaine d'années, Kachler Fernand, de Kirchberg (Haut-Rhin), s'avança à son tour. « C'est toi Kachler ? », dit l' « SS », « tu es ce salaud de

de déserteur, tu ne te sauveras plus. On te tient pour de bon. Mets-toi en place. »

Le troisième s'avança, c'était un ancien avocat de Strasbourg, Mathé, homme déjà âgé. « L'Arbeitsdienstführer » Nitsch le regarda longuement. « Ton nom ? » « Mathé. » « Pourquoi es-tu ici ? » demande l' « SS ». Mon camarade répondit : « J'ai écouté la radio de Londres ! « Ah ! ah ! » fit l' « SS », « le reste tu ne le dis pas ! Eh bien, tu ne l'écouteras plus. »

Enfin ce fut mon tour, j'étais le dernier.

« Ton nom ? » — « Spitz », répondis-je. « Ah ! c'est toi qui es de Schlestadt (Séléstat), je connais ton affaire ! Ça va, retourne à ta place ! »

Que signifiait cette scène ? je ne l'ai jamais su. Cependant je fis la constatation suivante : Un jour, c'est-à-dire une quinzaine de jours plus tard, Felder Henri, toussant fortement fut admis à l'infirmerie. Il n'en sortit plus vivant, il avait été piqué. Quelque temps après, Fernand Kachler, se sentant mal à l'aise, ayant de la fièvre et un point à la poitrine, entra à son tour à l'infirmerie. Le lendemain, il était mort.

Enfin Mathé, ayant une pneumonie et de l'œdème, entra également à l'infirmerie. Il y passa de nombreuses semaines, atteint ensuite de dysenterie, il est mort ayant été douché à l'eau glacée et battu pour avoir sali son lit. Des quatre, je suis le seul encore en vie. Cette constatation est bizarre !

LA CHAMBRE A GAZ

Vers la fin juillet 1943, un convoi de 27 femmes juives, dont quelques jeunes filles, arriva au camp. On les mit dans une baraque spéciale. Ces femmes, pour la plupart des Polonaises et des Yougoslaves, étaient réservées pour des expériences médicales. On leur inoculait toutes sortes de maladies et des liquides inconnus leur étaient injectés. Elles restèrent environ quinze jours au camp, puis furent expédiées dans la chambre à gaz se trouvant dans un bâtiment en pierres près de l'ancien hôtel du Struthof. J'ai appris que deux d'entre elles ne voulaient pas entrer dans la fameuse chambre à gaz, se doutant de ce qui les attendait. Elles furent assassinées d'un coup de revolver dans la nuque. Les 27 femmes passèrent alors par le Crématoire.

Fin novembre 1943, un convoi de tziganes arriva au camp. Il y avait parmi eux des enfants, dont le plus jeune pouvait

avoir dix ans à peine. Ce convoi avait voyagé sans eau et était presque privé de nourriture. Des camions déchargèrent 18 cadavres, la nuit qui suivit d'autres moururent. On transporta le lendemain une trentaine de cadavres au crématoire. Ces tziganes servirent à des expériences médicales et terminèrent dans la chambre à gaz. En juin 1944, un autre convoi de 150 tziganes arriva dans notre camp. Au bout de quelques jours, les « SS » leur dirent qu'ils partiraient pour la France, mais le convoi prit le chemin de la chambre à gaz.

LE CRÉMATOIRE

Le crématoire a été construit au mois d'octobre 1943. J'ai participé à sa construction en qualité de manœuvre. Ce bâtiment contenait outre le four crématoire, une salle d'opération, un local de désinfection des vêtements, une salle de douches et des chambres servant de bureaux. Dans le sous-sol, il y avait un local où l'on déposait les cadavres. Dans le four crématoire, on brûlait six cadavres à la fois. Les cendres étaient chargées sur des brouettes et jetées hors du camp, soit versées sur un talus, soit servant d'engrais dans le jardin du commandant du camp.

J'ai fait partie d'un groupe de 17 détenus, alors que j'étais au « Lagerkommando » (commando du camp), et tous les matins, au crématoire, on nous remplissait 17 brouettes de cendres et scories que nous avons déversées sur le talus formant actuellement la plateforme de l'entrée du camp.

Au mois de juin 1944, un incendie se déclara dans la partie réservée à la désinfection. Les détenus durent participer aux travaux d'extinction sous la direction des « SS ». Nous étions heureux de voir ce bâtiment en feu, mais hélas, l'incendie fut éteint trop tôt !

L'ÉVACUATION DU CAMP DE NATZWILLER-STRUTHOF

Au mois d'août 1944, le camp a été déclaré zone de guerre. Nous avions espéré d'être libérés avant la fin de l'année. Nous avions appris que le maquis du Donon voulait attaquer le camp. On parlait d'évacuation du camp, puis on disait de nouveau qu'elle n'aurait pas lieu. Cependant, ce qui nous frappait, c'était de voir arriver en hâte des convois de détenus des prisons d'Epinal, de Nancy, de Belfort, de Rennes même. Les derniers

arrivants nous mettaient au courant de la situation militaire. Les « SS » étaient nerveux, de mauvaise humeur. Le camp se surpeuplait, où mettre tous ces détenus ? Le camp était organisé pour 4.000 prisonniers, nous étions fin août 7.000. On couchait trois par lit, à la cuisine, il fallait faire deux services de distribution de soupe. Les non-travailleurs touchaient leur soupe vers les 16 heures. La vie n'était plus possible. On manquait de linge, d'habits. Les poux apparurent. Enfin le 31 août, l'évacuation était décidée. Transfert au camp de Dachau.

LE MASSACRE DU RÉSEAU « ALLIANCE »

Le jour et la nuit qui ont précédé notre évacuation, les camions des « SS » faisaient continuellement la navette entre la vallée de Schirmeck et le camp, déversant près de la prison des hommes et des femmes. Au fur et à mesure que ces convois arrivaient, les gens étaient assassinés d'un coup de feu dans la nuque, ou piqués, et une partie pendue aux crochets de boucher fixés près du four crématoire, puis passés de suite au four crématoire. La cheminée était rouge, et cette vision avait quelque chose de lugubre dans la nuit. Dans la vallée, l'on sentait une odeur de viande brûlée.

Ainsi ont passé 350 patriotes, dont une grande quantité de femmes étaient lâchement assassinées. Il s'agissait en grande partie de patriotes appartenant au réseau « Alliance ».

DÉPART POUR LE CAMP DE DACHAU

Le 31 août 1944, vers les 22 heures, le premier convoi d'évacuation se mit en route. J'étais du nombre ; nous étions 2.000 détenus. Encadrés d'une bonne escorte d'« SS » et de soldats de la Wehrmacht, accompagnés de nombreux chiens policiers, nous descendîmes à pied la montagne. La majeure partie n'avait pas de chaussures. Moi-même j'étais en sabots. Lorsque nous sommes arrivés presqu'au bas de la montagne, une auto vint vers nous et stoppa. Le commandant du camp en sortit et ordonna au convoi de faire demi-tour, le train était en gare de Rothau mais il manquait une locomotive. On remonta vers le camp où nous arrivâmes à une heure du matin. On alla se coucher dans la baraque. Subitement, à cinq heures du matin, un coup de sifflet ; il fallait se remettre en route et ainsi la longue file de détenus descendit la montagne pour gagner

la gare de Rothau. Des wagons à bestiaux nous attendaient. On nous entassa à 65 hommes par wagon, nous n'avions pas de paille, ni d'eau. Vers les dix heures, le train se mit en route, et par Strasbourg, Rastatt, Stuttgart, Augsbourg, nous arrivâmes à Dachau le lendemain dans la matinée. Notre convoi a été particulièrement favorisé à tous points de vue, d'abord la rapidité ; les prochains convois mirent deux jours, ensuite nous n'avions que deux morts à déplorer.

De Dachau, j'ai été transféré au camp d'Allach près de Munich, puis, quelques semaines plus tard, je suis revenu au camp de Dachau, et nous avons été libérés le 29 avril 1945 par la VII^{me} Armée Américaine.

Après trois ans et quatre mois d'internement, j'ai retrouvé la liberté !

Le camp du Struthof resté intact après notre évacuation de septembre 1944, a vu défiler les miliciens de Darnand fuyant la France lors de l'avance des Alliés.

Après la libération de l'Alsace, le camp du Struthof a abrité d'abord des civils allemands arrêtés en Alsace au moment de sa libération, puis sont venus les collaborateurs alsaciens, dénonciateurs et autres valets d'Hitler.

Enfin sont revenus les miliciens, miliciennes, membres de la L. V. F., etc... tous arrêtés en Allemagne. Triés au camp du Struthof, ils rejoindront leurs départements respectifs pour y être jugés.

Paisiblement le camp du Struthof surplombe maintenant la vallée de la Bruche. Il est classé Monument Historique.

Le chenil de chiens est vide, le four crématoire à jamais refroidi.

Mais sur cette montagne d'Alsace plane l'ombre de tous les patriotes assassinés parce qu'ils ont aimé la France.

LE CAMP DANS SON ÉTAT ACTUEL

Malheureusement, il n'a pas été possible de maintenir le camp dans son état primitif. Les frais d'entretien étant trop onéreux. Cependant, ce site trop tristement célèbre a été classé Monument Historique et un Comité National assume son entretien.

A la place de chaque baraque se trouve une stèle portant le nom d'un camp de concentration nazi.

Le bâtiment du crématoire avec son four dévorant les corps des déportés, sa salle contenant la table de dissection, le chevalet sur lequel étaient frappés les déportés, le sous-sol avec ses cercueils standards, sont maintenus et visibles au public.

Non loin, la baraque-prison avec ses cellules montre le lieu de souffrances cruelles endurées par les déportés.

La baraque des capos, au haut du camp, est maintenue et renferme le Musée de la Déportation avec des objets recueillis dans divers camps de concentration, des documents photographiques, etc...

La baraque de l'ancienne cuisine des déportés existe également.

Sur la première plateforme se dresse encore la potence, entourée d'un wagonnet et de brouettes en fer.

Les miradors entourant le camp avec son enceinte électrique subsistent.

En dehors du camp se dresse, au milieu du cimetière des déportés, le Mémorial de la Déportation avec la tombe du Déporté inconnu.

La chambre à gaz, en dehors du camp, en face de l'hôtel du Struthof est aussi maintenue.

**

La visite du camp d'extermination s'impose car le camp du Struthof est le seul document historique, témoin de la barbarie nazi sur le sol de France.

HEURES DE VISITE

Du 1^{er} avril au 31 août : de 8 heures à 12 heures,
de 14 heures à 19 heures.

Du 1^{er} septembre au 31 mars : de 9 h à 12 heures,
de 14 h à 17 heures.

Dernière visite : une demi-heure avant la fermeture.

CONCLUSION

Le procès des tortionnaires du Struthof a duré dix ans. Ainsi s'est terminée cette effroyable affaire du Struthof. Si les morts, si les martyrs réclament vengeance, ils sont vengés. Vengés sans haine ni passion, par une justice sereine, scrupuleuse.

LE JUGEMENT

Mort : Ehrmanntraut, Fuchs, Nitsch, Oehler, Seuss et Hartjenstein.

Réclusion : Huttig (perpétuelle),
Rieflin et Hass (12 ans).

Bagne : Busch et Dillmann (20 ans),
Jeger (10 ans),
Dul, Gersbach, Wagner (9 ans),
Maier (8 ans),
Gaubatz et Hoffmann (7 ans),
Merker (6 ans).

Acquittés : Schondelmaier, Knechtle.

Par contumax, 43 peines de mort et 15 peines de travaux forcés ont été prononcées contre les absents.

Le commandant Krammer a été pendu par les Anglais.

**

Les déportés n'oublieront jamais le Struthof et ne pourront pas non plus oublier que les tortionnaires du Struthof ont été rendus à l'Allemagne Fédérale.

Residencia
de los estudiantes





Residència
de l'estudiants

